3 1761 07987395 6

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/cinqgrandesodess00clau

C Huguenin
1923
New York

Eleanor

DU MÊME AUTEUR

Ont paru au MERCURE DE FRANCE

CONNAISSANCE DE L'EST	1 vol.
ART POÉTIQUE	1 vol.
THÉATRE.	1 vol.

AUX ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

L'OTAGE.	1 vol.
L'ANNONCE FAIT A MARIE. . . .	1 vol.
POÈMES DE COVENTRY PATMORE (traduction).	1 vol.
CETTE HEURE QUI EST ENTRE LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ. Cantate à trois voix (*épuisé*) .	1 vol.

LF
Geiser

PAUL CLAUDEL

CINQ GRANDES ODES

SUIVIES D'UN PROCESSIONNAL POUR SALUER LE SIÈCLE NOUVEAU

(3me édition)

nrf

444041
16-3-46

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME, 1919.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Paul Claudel

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
30 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ D'ARCHES
NUMÉROTÉS A LA PRESSE

PQ
2605
L2C5
1919

PREMIÈRE ODE

LES MUSES [1]

Les Neuf Muses, et au milieu Terpsichore!

Je te reconnais, Ménade ! Je te reconnais Sibylle ! Je n'attends avec ta main point de coupe ou ton sein même

Convulsivement dans tes ongles, Cuméenne dans le tourbillon des feuilles dorées !

Mais cette grosse flûte toute entrouée de bouches à tes doigts indique assez

Que tu n'as plus besoin de la joindre au souffle qui t'emplit

Et qui vient de te mettre, ô vierge, debout !

[1] " Sarcophage trouvé sur la route d'Ostie ". — Au Louvre.

Point de contorsions : rien du cou ne dérange les beaux plis de ta robe jusqu'aux pieds qu'elle ne laisse point voir !

Mais je sais assez ce que veulent dire cette tête qui se tourne vers le côté, cette mine enivrée et close, et ce visage qui écoute, tout fulgurant de la jubilation orchestrale !

Un seul bras est ce que tu n'as point pu contenir ! Il se relève, il se crispe,

Tout impatient de la fureur de frapper la première mesure !

Secrète voyelle ! animation de la parole qui naît ! modulation à qui tout l'esprit consonne !

Terpsichore, trouveuse de la danse ! où serait le chœur sans la danse ? quelle autre captiverait

Les huit sœurs farouches ensemble, pour vendanger l'hymne jaillissante, inventant la figure inextricable ?

Chez qui, si d'abord te plantant dans le centre de son esprit, vierge vibrante,

Tu ne perdais sa raison grossière et basse

flambant tout de l'aile de ta colère dans le sel du feu qui claque,

Consentiraient d'entrer les chastes sœurs ?

Les Neuf Muses ! aucune n'est de trop pour moi !

Je vois sur ce marbre l'entière neuvaine. A ta droite, Polymnie ! et à la gauche de l'autel où tu t'accoudes !

Les hautes vierges égales, la rangée des sœurs éloquentes.

Je veux dire sur quel pas je les ai vues s'arrêter et comment elles s'enguirlandaient l'une à l'autre

Autrement que par cela que chaque main
Va cueillir aux doigts qui lui sont tendus.

Et d'abord, je t'ai reconnue, Thalie !

Du même côté j'ai reconnu Clio, j'ai reconnu Mnémosyne, je t'ai reconnue, Thalie !

Je vous ai reconnu, ô conseil complet des neuf Nymphes intérieures !

Phrase mère ! engin profond du langage et peloton des femmes vivantes !

Présence créatrice ! Rien ne naîtrait si vous n'étiez neuf !

Voici soudain, quand le poëte nouveau comblé de l'explosion intelligible,

La clameur noire de toute la vie nouée par le nombril dans la commotion de la base,

S'ouvre, l'accès

Faisant sauter la clôture, le souffle de lui-même

Violentant les mâchoires coupantes,

Le frémissant Novénaire avec un cri !

Maintenant il ne peut plus se taire ! L'interrogation sortie de lui-même, comme du chanvre

Aux femmes de journée, il l'a confiée pour toujours

Au savant chœur de l'inextinguible Echo !

Jamais toutes ne dorment ensemble ! mais avant que la grande Polymnie se redresse,

Ou bien c'est, ouvrant à deux mains le compas, Uranie, à la ressemblance de Vénus,

Quand elle enseigne, lui bandant son arc, l'Amour ;

Ou la rieuse Thalie du pouce de son pied marque doucement la mesure ; ou dans le silence du silence

Mnémosyne soupire.

L'aînée, celle qui ne parle pas ! l'aînée, ayant le même âge ! Mnémosyne qui ne parle jamais !

Elle écoute, elle considère,

Elle ressent, (étant le sens intérieur de l'esprit),

Pure, simple, inviolable ! elle se souvient.

Elle est le poids spirituel. Elle est le rapport exprimé par un chiffre très-beau. Elle est posée d'une manière qui est ineffable

Sur le pouls même de l'Être.

Elle est l'heure intérieure ; le trésor jaillissant et la source emmagasinée ;

La jointure à ce qui n'est point temps du temps exprimé par le langage.

Elle ne parlera pas ; elle est occupée à ne point parler. Elle coïncide.

Elle possède, elle se souvient, et toutes ses sœurs sont attentives au mouvement de ses paupières.

Pour toi, Mnémosyne, ces premiers vers, et la déflagration de l'Ode soudaine !

Ainsi subitement du milieu de la nuit que mon poëme de tous côtés frappe comme l'éclat de la foudre trifourchue !

Et nul ne peut prévoir où soudain elle fera fumer le soleil,

Chêne, ou mât de navire, ou l'humble cheminée, liquéfiant le pot comme un astre !

O mon âme impatiente ! nous n'établirons aucun chantier ! nous ne pousserons, nous ne roulerons aucune trirème

Jusqu'à une grande Méditerranée de vers horizontaux,

Pleine d'îles, praticable aux marchands, entourée par les ports de tous les peuples !

Nous avons une affaire plus laborieuse à concerter
Que ton retour, patient Ulysse !
Toute route perdue ! sans relâche pourchassé et secouru
Par les dieux chauds sur la piste, sans que tu voies rien d'eux que parfois
La nuit un rayon d'or sur la Voile, et dans la splendeur du matin, un moment,
Une face radieuse aux yeux bleus, une tête couronnée de persil,
Jusqu'à ce jour que tu restas seul !
Quel combat soutenaient la mère et l'enfant, dans Ithaque là-bas,
Cependant que tu reprisais ton vêtement, cependant que tu interrogeais les Ombres,
Jusque la longue barque Phéacienne te ramenât, accablé d'un sommeil profond !
Et toi aussi, bien que ce soit amer,
Il me faut enfin délaisser les bords de ton poëme, ô Enée, entre les deux mondes l'étendue de ses eaux pontificales !
Quel calme s'est fait dans le milieu des

siècles, cependant qu'en arrière la patrie et Didon brûlent fabuleusement !

Tu succombes à la main ramifère ! tu tombes, Palinure, et ta main ne retient plus le gouvernail.

Et d'abord on ne voyait que leur miroir infini, mais soudain sous la propagation de l'immense sillage,

Elles s'animent et le monde entier se peint sur l'étoffe magique.

Car voici que par le grand clair de lune

Le Tibre entend venir la nef chargée de la fortune de Rome

Mais maintenant, quittant le niveau de la mer liquide,

O rimeur Florentin ! nous ne te suivrons point, pas après pas, dans ton investigation,

Descendant, montant jusqu'au ciel, descendant jusque dans l'Enfer,

Comme celui qui assurant un pied sur le sol logique avance l'autre en une ferme enjambée.

Et comme quand en automne on marche dans des flaques de petits oiseaux,

Les ombres et les images par tourbillons s'élèvent sous ton pas suscitateur !

Rien de tout cela ! toute route à suivre nous ennuie ! toute échelle à escalader !

O mon âme ! le poème n'est point fait de ces lettres que je plante comme des clous, mais du blanc qui reste sur le papier.

O mon âme, il ne faut concerter aucun plan ! ô mon âme sauvage, il faut nous tenir libres et prêts,

Comme les immenses bandes fragiles d'hirondelles quand sans voix retentit l'appel automnal !

O mon âme impatiente, pareille à l'aigle sans art ! comment ferions-nous pour ajuster aucun vers ? à l'aigle qui ne sait pas faire son nid même ?

Que mon vers ne soit rien d'esclave ! mais tel que l'aigle marin qui s'est jeté sur un grand poisson,

Et l'on ne voit rien qu'un éclatant tour-

billon d'ailes et l'éclaboussement de l'écume !

Mais vous ne m'abandonnerez point, ô Muses modératrices.

Et toi entre toutes, pourvoyeuse, infatigable Thalie !

Toi, tu ne demeures pas au logis ! Mais comme le chasseur dans la luzerne bleue

Suit sans le voir son chien dans le fourrage, c'est ainsi qu'un petit frémissement dans l'herbe du monde

A l'œil toujours préparé indique la quête que tu mènes ;

O batteuse de buissons, on t'a bien représentée avec ce bâton à la main !

Et de l'autre, prête à y puiser le rire inextinguible, comme on étudie une bête bizarre,

Tu tiens le Masque énorme, le mufle de la Vie, la dépouille grotesque et terrible !

Maintenant tu l'as arraché, maintenant tu empoignes le grand Secret Comique, le piège adaptateur, la formule transmutatrice !

Mais Clio, le style entre les trois doigts, attend, postée au coin du coffre brillant.

Clio, le greffier de l'âme, pareille à celle qui tient les comptes.

On dit que ce berger fut le premier peintre,

Qui, sur la paroi du roc observant l'ombre de son bouc,

Avec un tison pris à son feu contourna la tache cornue.

Ainsi, qu'est la plume, pareille au style sur le cadran solaire ?

Que l'extrémité aiguë de notre ombre humaine promenée sur le papier blanc.

Écris, Clio! confère à toute chose le caractère authentique. Point de pensée

Que notre opacité personnelle ne réserve le moyen de circonscrire.

O observatrice, ô guide, ô inscriptrice de notre ombre !

J'ai dit les Nymphes nourricières ; celles qui ne parlent point et qui ne se font point

voir ; j'ai dit les Muses respiratrices, et maintenant je dirai les Muses inspirées.

Car le poëte pareil à un instrument où l'on souffle

Entre sa cervelle et ses narines pour une conception pareille à l'acide conscience de l'odeur

N'ouvre pas autrement que le petit oiseau son âme,

Quand prêt à chanter de tout son corps il s'emplit d'air jusqu'à l'intérieur de tous ses os !

Mais maintenant je dirai les grandes Muses intelligentes.

La vôtre avec son cal dans le repli de la main !

Voici l'une avec son ciseau, et cette autre qui broie ses couleurs, et l'autre, comme elle est attachée à ses claviers par tous les membres !

— Mais celles-ci sont les ouvrières du son intérieur, le retentissement de la personne, cela de fatidique,

L'émanation du profond a, l'énergie de l'or obscur,

Que la cervelle par toutes ses racines va puiser jusqu'au fond des intestins comme de la graisse, éveiller jusqu'à l'extrémité des membres !

Cela ne souffre pas que nous dormions ! Soupir plus plein que l'aveu dont la préférée comble dans le sommeil notre cœur !

Chose précieuse, te laisserons-nous ainsi échapper ? Quelle Muse nommerai-je assez prompte pour la saisir et l'étreindre ?

Voici celle qui tient la lyre de ses mains, voici celle qui tient la lyre entre ses mains aux beaux doigts,

Pareille à un engin de tisserand, l'instrument complexe de la captivité,

Euterpe à la large ceinture, la sainte flamine de l'esprit, levant la grande lyre insonore !

La chose qui sert à faire le discours, la claricorde qui chante et qui compose.

D'une main la lyre, pareille à la trame

tendue sur le métier, et de son autre main

Elle applique le plectrum comme une navette.

Point de touche qui ne comporte la mélodie tout entière ! Abonde, timbre d'or, opime orchestre ! Jaillis, parole virulente ! Que le langage nouveau, comme un lac plein de sources,

Déborde par toutes ses coupures ! J'entends la note unique prospérer avec une éloquence invincible !

Elle persiste, la lyre entre tes mains

Persiste comme la portée sur qui tout le chant vient s'inscrire.

Tu n'es point celle qui chante, tu es le chant même dans le moment qu'il s'élabore,

L'activité de l'âme composée sur le son de sa propre parole !

L'invention de la question merveilleuse, le clair dialogue avec le silence inépuisable.

Ne quitte point mes mains, ô Lyre aux sept cordes, pareille à un instrument de report et de comparaison !

Que je voie tout entre tes fils bien tendus! et la Terre avec ses feux, et le ciel avec ses étoiles.

Mais la lyre ne nous suffit pas, et la grille sonore de ses sept nerfs tendus.

Les abîmes, que le regard sublime

Oublie, passant audacieusement d'un point à l'autre,

Ton bond, Terpsichore, ne suffirait point à les franchir, ni l'instrument dialectique à les digérer.

Il faut l'Angle, il faut le compas qu'ouvre avec puissance Uranie, le compas aux deux branches rectilignes,

Qui ne se joignent qu'en ce point d'où elles s'écartent.

Aucune pensée, telle que soudain une planète jaune ou rose au-dessus de l'horizon spirituel,

Aucun système de pensées tel que les Pléiades,

Faisant son ascension à travers le ciel en marche,

Dont le compas ne suffise à prendre tous les intervalles, calculant chaque proportion comme une main écartée.

Tu ne romps point le silence ! tu ne mêles pas à rien le bruit de la parole humaine. O poète, tu ne chanterais pas bien

Ton chant si tu ne chantais en mesure.

Mais ta voix est nécessaire au chœur quand ton tour est venu de prendre ta partie.

O grammairien dans mes vers ! Ne cherche point le chemin, cherche le centre ! mesure, comprends l'espace compris entre ces feux solitaires !

Que je ne sache point ce que je dis ! que je sois une note en travail ! que je sois anéanti dans mon mouvement ! (rien que la petite pression de la main pour gouverner).

Que je maintienne mon poids comme une lourde étoile à travers l'hymne fourmillante !

Et à l'autre extrémité du long coffre, vide de la capacité d'un corps d'homme

On a placé Melpomène, pareille à un chef

militaire et à une constructrice de cités.

Car, le visage tragique relevé sur la tête comme un casque,

Accoudée sur son genou, le pied sur une pierre équarrie, elle considère ses sœurs ;

Clio à l'un des bouts est postée et Melpomène se tient à l'autre.

Quand les Parques ont déterminé,

L'action, le signe qui va s'inscrire sur le cadran du Temps comme l'heure par l'opération de son chiffre,

Elles embauchent à tous les coins du monde les ventres

Qui leur fourniront les acteurs dont elles ont besoin,

Au temps marqué ils naissent.

Non point à la ressemblance seulement de leurs pères, mais dans un secret nœud

Avec leurs comparses inconnus, ceux qu'ils connaîtront et ceux qu'ils ne connaîtront pas, ceux du prologue et ceux de l'acte dernier.

Ainsi un poème n'est point comme

un sac de mots, il n'est point seulement
Ces choses qu'il signifie, mais il est lui-même un signe, un acte imaginaire, créant
Le temps nécessaire à sa résolution,
A l'imitation de l'action humaine étudiée dans ses ressorts et dans ses poids.

Et maintenant, chorège, il faut recruter tes acteurs, afin que chacun joue son rôle, entrant et se retirant quand il faut.

César monte au prétoire, le coq chante sur son tonneau ; tu les entends, tu les comprends très bien tous les deux,
A la fois l'acclamation de la classique et le latin du coq ;
Tous les deux te sont nécessaires, tu sauras les engager tous les deux ; tu sauras employer tout le chœur.
Le chœur autour de l'autel
Accomplit son évolution : il s'arrête,
Il attend, et l'annonciateur lauré apparaît, et Clytemnestre, la hache à la main, les pieds dans le sang de son époux, la semelle sur la bouche de l'homme,

Et Œdipe avec ses yeux arrachés, le devineur d'énigmes !

Se dresse dans la porte Thébaine.

Mais le radieux Pindare ne laisse à sa troupe jubilante pour pause

Qu'un excès de lumière et ce silence, d'y boire !

O la grande journée des jeux !

Rien ne sait s'en détacher, mais toute chose y rentre tour à tour.

L'ode pure comme un beau corps nu tout brillant de soleil et d'huile

Va chercher tous les dieux par la main pour les mêler à son chœur,

Pour accueillir le triomphe à plein rire, pour accueillir dans un tonnerre d'ailes la victoire

De ceux qui par la force du moins de leurs pieds ont fui le poids du corps inerte.

Et maintenant, Polymnie, ô toi qui te tiens au milieu de tes sœurs, enveloppée dans ton long voile comme une cantatrice,

Accoudée sur l'autel, accoudée sur le pupitre,

C'est assez attendu, maintenant tu peux attaquer le chant nouveau ! maintenant je puis entendre ta voix, ô mon unique !

Suave est le rossignol nocturne ! Quand le violon puissant et juste commence,

Le corps soudainement nettoyé de sa surdité, tous nos nerfs sur la table d'harmonie de notre corps sensible en une parfaite gamme

Se tendent, comme sous les doigts agiles de l'accordeur.

Mais quand il fait entendre sa voix, lui-même,

Quand l'homme est à la fois l'instrument et l'archet,

Et que l'animal raisonnable résonne dans la modulation de son cri,

O phrase de l'alto juste et fort, ô soupir de la forêt Hercynienne, ô trompettes sur l'Adriatique !

Moins essentiellement en vous retentit

l'Or premier qu'alors cela infus dans la substance humaine !

L'Or, ou connaissance intérieure que chaque chose possède d'elle-même,

Enfoui au sein de l'élément, jalousement sous le Rhin gardé par la Nixe et le Nibelung !

Qu'est le chant que la narration que chacun

Fait de l'enclos de lui, le cèdre et la fontaine.

Mais ton chant, ô Muse du poëte,

Ce n'est point le bourdon de l'avette, la source qui jase, l'oiseau de paradis dans les girofliers !

Mais comme le Dieu saint a inventé chaque chose, ta joie est dans la possession de son nom,

Et comme il a dit dans le silence " *Qu'elle soit !* ", c'est ainsi que, pleine d'amour, tu répètes, selon qu'il l'a appelée,

Comme un petit enfant qui épelle " *Qu'elle est* ".

O servante de Dieu, pleine de grâce !

Tu l'approuves substantiellement, tu con-

temples chaque chose dans ton cœur, de chaque chose tu cherches *comment la dire !*

Quand Il composait l'Univers, quand Il disposait avec beauté le Jeu, quand Il déclanchait l'énorme cérémonie,

Quelque chose de nous avec lui, voyant tout, se réjouissant dans son œuvre,

Sa vigilance dans son jour, son acte dans son sabbat !

Ainsi quand tu parles, ô poëte, dans une énumération délectable

Proférant de chaque chose le nom,

Comme un père tu l'appelles mystérieusement dans son principe, et selon que jadis

Tu participas à sa création, tu coopères à son existence !

Toute parole une répétition.

Tel est le chant que tu chantes dans le silence, et telle est la bienheureuse harmonie

Dont tu nourris en toi-même le rassemblement et la dissolution. Et ainsi,

O poëte, je ne dirai point que tu reçois de

la nature aucune leçon, c'est toi qui lui imposes ton ordre.

Toi, considérant toutes choses !

Pour voir ce qu'elle répondra tu t'amuses à appeler l'une après l'autre par son nom.

O Virgile sous la Vigne ! la terre large et féconde

N'était pas pour toi de l'autre côté de la haie comme une vache

Bienveillante qui instruit l'homme à l'exploiter tirant le lait de son pis.

Mais pour premier discours, ô Latin,

Tu légiféras. Tu racontes tout ! il t'explique tout, Cybèle, il formule ta fertilité,

Il est substitué à la nature pour dire ce qu'elle pense, mieux qu'un bœuf ! Voici le printemps de la parole, voici la température de l'été !

Voici que sue du vin l'arbre d'or ! Voici que dans tous les cantons de ton âme

Se résout le Génie, pareil aux eaux de l'hiver !

Et moi, je produis dans le labourage, les

saisons durement travaillent ma terre forte et difficile.

Foncier, compact,

Je suis assigné aux moissons, je suis soumis à l'agriculture.

J'ai mes chemins d'un horizon jusqu'à l'autre ; j'ai mes rivières ; j'ai en moi une séparation de bassins.

Quand le vieux Septentrion paraît au-dessus de mon épaule,

Plein une nuit, je sais lui dire le même mot, j'ai une accoutumance terrestre de sa compagnie.

J'ai trouvé le secret ; je sais parler ; si je veux, je saurai vous dire

Cela que chaque chose *veut dire*.

Je suis initié au silence ; il y a l'inexhaustible cérémonie vivante, il y a un monde à envahir, il y a un poëme insatiable à remplir par la production des céréales et de tous les fruits.

— Je laisse cette tâche à la terre ; je refuis vers l'Espace ouvert et vide.

O sages Muses ! sages, sages sœurs ! et toi-même, ivre Terpsichore !

Comment avez-vous pensé captiver cette folle, la tenir par l'une et l'autre main,

La garrotter avec l'hymne comme un oiseau qui ne chante que dans la cage ?

O Muses patiemment sculptées sur le dur sépulcre, la vivante, la palpitante ! que m'importe la mesure interrompue de votre chœur ? je vous reprends ma folle, mon oiseau !

Voici celle qui n'est point ivre d'eau pure et d'air subtil !

Une ivresse comme celle du vin rouge et d'un tas de roses ! du raisin sous le pied nu qui gicle, de grandes fleurs toutes gluantes de miel !

La Ménade affolée par le tambour ! au cri perçant du fifre, la Bacchante roidie dans le dieu tonnant !

Toute brûlante ! toute mourante ! toute languissante ! Tu me tends la main, tu ouvres les lèvres,

Tu ouvres les lèvres, tu me regardes d'un œil chargé de désirs. " Ami !

C'est trop, c'est trop attendre ! prends-moi ! que faisons-nous ici ?

Combien de temps vas-tu t'occuper encore, bien régulièrement, entre mes sages sœurs,

Comme un maître au milieu de son équipe d'ouvrières? Mes sages et actives sœurs! Et moi je suis chaude et folle, impatiente et nue!

Que fais-tu ici encore ? Baise-moi et viens !

Brise, arrache tous les liens ! prends-moi ta déesse avec toi !

Ne sens-tu point ma main sur ta main ! "

(Et en effet je sentis sa main sur ma main.)

" Ne comprends-tu point mon ennui, et que mon désir est de toi-même ? ce fruit à dévorer entre nous deux, ce grand feu à faire de nos deux âmes ! C'est trop durer !

C'est trop durer ! Prends-moi, car je n'en puis plus ! C'est trop, c'est trop attendre ! "

Et en effet je regardai et je me vis tout seul tout-à-coup,

Détaché, refusé, abandonné,
Sans devoir, sans tâche, dehors dans le milieu du monde,
Sans droit, sans cause, sans force, sans admission.
" Ne sens-tu point ma main sur ta main ? "
(Et en effet je sentis, je sentis sa main sur ma main !)

O mon amie sur le navire ! (Car l'année qui fut celle-là,
Quand je commençai à voir le feuillage se décomposer et l'incendie du monde prendre,
Pour échapper aux saisons le soir frais me parut une aurore, l'automne le printemps d'une lumière plus fixe,
Je le suivis comme une armée qui se retire en brûlant tout derrière elle. Toujours
Plus avant, jusqu'au cœur de la mer luisante !)
O mon amie ! car le monde n'était plus là
Pour nous assigner notre place dans la

combinaison de son mouvement multiplié,
Mais décollés de la terre, nous étions seuls l'un avec l'autre,
Habitants de cette noire miette mouvante, noyés,
Perdus dans le pur Espace, là où le sol même est lumière.
Et chaque soir, à l'arrière, à la place où nous avions laissé le rivage, vers l'Ouest,
Nous allions retrouver la même conflagration
Nourrie de tout le présent bondé, la Troie du monde réel en flammes !
Et moi, comme la mèche allumée d'une mine sous la terre, ce feu secret qui me ronge,
Ne finira-t-il point par flamber dans le vent ? qui contiendra la grande flamme humaine ?
Toi-même, amie, tes grands cheveux blonds dans le vent de la mer,
Tu n'as pas su les tenir bien serrés sur ta tête ; ils s'effondrent ! les lourds anneaux

Roulent sur tes épaules, la grande chose joconde

S'enlève, tout part dans le clair de la lune !

Et les étoiles ne sont-elles point pareilles à des têtes d'épingles luisantes ? et tout l'édifice du monde ne fait-il pas une splendeur aussi fragile

Qu'une royale chevelure de femme prête à crouler sous le peigne !

O mon amie ! ô Muse dans le vent de la mer ! ô idée chevelue à la proue !

O grief ! ô revendication !

Erato ! tu me regardes, et je lis une résolution dans tes yeux !

Je lis une réponse, je lis une question dans tes yeux ! Une réponse et une question dans tes yeux !

Le hourra qui prend en toi de toutes parts comme de l'or, comme du feu dans le fourrage !

Une réponse dans tes yeux ! Une réponse et une question dans tes yeux.

Paris, 1900.
Foutchéou, 1904.

DEUXIÈME ODE

ARGUMENT

Le poëte dans la captivité des murs de Pékin, songe à la Mer. Ivresse de l'eau qui est l'infini et la libération. Mais l'esprit lui est supérieur encore en pénétration et en liberté. Elan vers le Dieu absolu qui seul nous libère du contingent. Mais en cette vie nous sommes séparés de lui. Cependant il est là quoique invisible et nous sommes reliés à lui par cet élément fluide, esprit ou l'eau, dont toutes choses sont pénétrées. Vision de l'Éternité dans la création transitoire. La voix qui est à la fois l'esprit et l'eau, l'élément plastique et la volonté qui s'impose à elle, est l'expression de cette union bienheureuse. L'esprit en toute chose dégage l'eau, illumine et clarifie. Demande à Dieu d'être soi-même et dégagé de mortelles ténèbres. L'eau qui purifie quand elle jaillit à l'appel de Dieu, ce sont ces larmes qui sortent d'un cœur pénitent. Souvenir

des erreurs passées. Tout est fini maintenant et le poëte écoute dans un profond silence l'Esprit de Dieu qui souffle et cette voix de la Sagesse qui est adressée à tout homme.

L'ESPRIT ET L'EAU

Après le long silence fumant,
Après le grand silence civil de maints jours tout fumant de rumeurs et de fumées,
Haleine de la terre en culture et ramage des grandes villes dorées,
Soudain l'Esprit de nouveau, soudain le souffle de nouveau,
Soudain le coup sourd au cœur, soudain le mot donné, soudain le souffle de l'Esprit, le rapt sec, soudain la possession de l'Esprit !
Comme quand dans le ciel plein de nuit avant que ne claque le premier feu de foudre,

Soudain le vent de Zeus dans un tourbillon plein de pailles et de poussières avec la lessive de tout le village !

Mon Dieu, qui au commencement avez séparé les eaux supérieures des eaux inférieures,

Et qui de nouveau avez séparé de ces eaux humides que je dis,

L'aride, comme un enfant divisé de l'abondant corps maternel,

La terre bien chauffante, tendre-feuillante et nourrie du lait de la pluie,

Et qui dans le temps de la douleur comme au jour de la création saisissez dans votre main toute-puissante

L'argile humaine et l'esprit de tous côtés vous gicle entre les doigts,

De nouveau après les longues routes terrestres,

Voici l'Ode, voici que cette grande Ode nouvelle vous est présente,

Non point comme une chose qui com-

mence, mais peu-à-peu comme la mer qui était là,

La mer de toutes les paroles humaines avec la surface en divers endroits

Reconnue par un souffle sous le brouillard et par l'œil de la matrone Lune !

Or, maintenant, près d'un palais couleur de souci dans les arbres aux toits nombreux ombrageant un trône pourri,

J'habite d'un vieux empire le décombre principal.

Loin de la mer libre et pure, au plus terre de la terre je vis jaune,

Où la terre même est l'élément qu'on respire, souillant immensément de sa substance l'air et l'eau,

Ici où convergent les canaux crasseux et les vieilles routes usées et les pistes des ânes et des chameaux,

Où l'Empereur du sol foncier trace son sillon et lève les mains vers le Ciel utile d'où vient le temps bon et mauvais.

Et comme aux jours de grain le long des côtes on voit les phares et les aiguilles de rocher tout enveloppés de brume et d'écume pulvérisée,

C'est ainsi que dans le vieux vent de la Terre, la Cité carrée dresse ses retranchements et ses portes,

Étage ses Portes colossales dans le vent jaune, trois fois trois portes comme des éléphants,

Dans le vent de cendre et de poussière, dans le grand vent gris de la poudre qui fut Sodome, et les empires d'Égypte et des Perses, et Paris, et Tadmor, et Babylone.

Mais que m'importent à présent vos empires, et tout ce qui meurt,

Et vous autres que j'ai laissés, votre voie hideuse là-bas !

Puisque je suis libre ! que m'importent vos arrangements cruels ? puisque moi du moins je suis libre ! puisque j'ai trouvé !

puisque moi du moins je suis dehors !

Puisque je n'ai plus ma place avec les choses créées, mais ma part avec ce qui les crée, l'esprit liquide et lascif !

Est-ce que l'on bêche la mer ? est-ce que vous la fumez comme un carré de pois ?

Est-ce que vous lui choisissez sa rotation, de la luzerne ou du blé ou des choux ou des betteraves jaunes ou pourpres ?

Mais elle est la vie même sans laquelle tout est mort, ah ! je veux la vie même sans laquelle tout est mort !

La vie même et tout le reste me tue qui est mortel !

Ah, je n'en ai pas assez ! Je regarde la mer ! Tout cela me remplit qui a fin.

Mais ici et où que je tourne le visage et de cet autre côté

Il y en a plus et encore et là aussi et toujours et de même et davantage ! Toujours, cher cœur !

Pas à craindre que mes yeux l'épuisent ! Ah, j'en ai assez de vos eaux buvables.

Je ne veux pas de vos eaux arrangées, moissonnées par le soleil, passées au filtre et à l'alambic, distribuées par l'engin des monts,

Corruptibles, coulantes.

Vos sources ne sont point des sources. L'élément même !

La matière première ! C'est la mère, je dis, qu'il me faut !

Possédons la mer éternelle et salée, la grande rose grise ! Je lève un bras vers le paradis ! je m'avance vers la mer aux entrailles de raisin !

Je me suis embarqué pour toujours ! Je suis comme le vieux marin qui ne connaît plus la terre que par ses feux, les systèmes d'étoiles vertes ou rouges enseignés par la carte et le portulan.

Un moment sur le quai parmi les balles et les tonneaux, les papiers chez le consul, une poignée de main au stevedore ;

Et puis de nouveau l'amarre larguée, un coup de timbre aux machines, le break-water que l'on double, et sous mes pieds

De nouveau la dilatation de la houle !

Ni
Le marin, ni
Le poisson qu'un autre poisson à manger
Entraîne, mais la chose même et tout le tonneau et la veine vive,
Et l'eau même, et l'élément même, je joue, je resplendis ! Je partage la liberté de la mer omniprésente !
L'eau
Toujours s'en vient retrouver l'eau,
Composant une goutte unique.
Si j'étais la mer, crucifiée par un milliard de bras sur ses deux continents,
A plein ventre ressentant la traction rude du ciel circulaire avec le soleil immobile comme la mèche allumée sous la ventouse,
Connaissant ma propre quantité,
C'est moi, je tire, j'appelle sur toutes mes racines, le Gange, le Mississipi,
L'épaisse touffe de l'Orénoque, le long fil du Rhin, le Nil avec sa double vessie,

Et le lion nocturne buvant, et les marais, et les vases souterrains, et le cœur rond et plein des hommes qui durent leur instant.

Pas la mer, mais je suis esprit ! et comme l'eau

De l'eau, l'esprit reconnaît l'esprit,

L'esprit, le souffle secret,

L'esprit créateur qui fait rire, l'esprit de vie et la grande haleine pneumatique, le dégagement de l'esprit

Qui chatouille et qui enivre et qui fait rire!

O que cela est plus vif et agile, pas à craindre d'être laissé au sec ! Loin que j'enfonce, je ne puis vaincre l'élasticité de l'abîme.

Comme du fond de l'eau on voit à la fois une douzaine de déesses aux beaux membres,

Verdâtres monter dans une éruption de bulles d'air,

Elles se jouent au lever du jour divin dans la grande dentelle blanche, dans le feu jaune et froid, dans la mer gazeuse et pétillante !

Quelle

Porte m'arrêterait ? quelle muraille ? L'eau
Odore l'eau, et moi je suis plus qu'elle-même liquide !
Comme elle dissout la terre et la pierre cimentée j'ai partout des intelligences !
L'eau qui a fait la terre la délie, l'esprit qui a fait la porte ouvre la serrure.
Et qu'est-ce que l'eau inerte à côté de l'esprit, sa puissance
Auprès de son activité, la matière au prix de l'ouvrier ?
Je sens, je flaire, je débrouille, je dépiste, je respire avec un certain sens
La chose comment elle est faite ! Et moi aussi je suis plein d'un dieu, je suis plein d'ignorance et de génie !
O forces à l'œuvre autour de moi,
J'en sais faire autant que vous, je suis libre, je suis violent, je suis libre à votre manière que les professeurs n'entendent pas !
Comme l'arbre au printemps nouveau chaque année
Invente, travaillé par son âme,

Le vert, le même qui est éternel, crée de rien sa feuille pointue,

Moi, l'homme,

Je sais ce que je fais,

De la poussée et de ce pouvoir même de naissance et de création

J'use, je suis maître,

Je suis au monde, j'exerce de toutes parts ma connaissance.

Je connais toutes choses et toutes choses se connaissent en moi.

J'apporte à toute chose sa délivrance.

Par moi

Aucune chose ne reste plus seule mais je l'associe à une autre dans mon cœur.

Ce n'est pas assez encore !

Que m'importe la porte ouverte, si je n'ai la clef ?

Ma liberté, si je n'en suis le propre maître?

Je regarde toutes choses, et voyez tous que je n'en suis pas l'esclave, mais le dominateur.

Toute chose

Subit moins qu'elle n'impose, forçant que l'on s'arrange d'elle, tout être nouveau

Une victoire sur les êtres qui étaient déjà !

Et vous qui êtes l'Être parfait, vous n'avez pas empêché que je ne sois aussi !

Vous voyez cet homme que je fais et cet être que je prends en vous.

O mon Dieu, mon être soupire vers le vôtre !

Délivrez-moi de moi-même! délivrez l'être de la condition !

Je suis libre, délivrez-moi de la liberté !

Je vois bien des manières de ne pas être, mais il n'y a qu'une manière seule

D'être, qui est d'être en vous, qui est vous-même !

L'eau

Appréhende l'eau, l'esprit odore l'essence.

Mon Dieu, qui avez séparé les eaux inférieures des eaux supérieures,

Mon cœur gémit vers vous, délivrez-moi de moi-même parce que vous êtes !

Qu'est-ce que cette liberté, et qu'ai-je à faire autre part ?

Il me faut vous soutenir.

Mon Dieu, je vois le parfait homme sur la croix, parfait sur le parfait Arbre.

Votre Fils et le nôtre, en votre présence et dans la nôtre cloué par les pieds et les mains de quatre clous,

Le cœur rompu en deux et les grandes Eaux ont pénétré jusqu'à son cœur !

Délivrez-moi du temps et prenez mon cœur misérable, prenez, mon Dieu, ce cœur qui bat !

Mais je ne puis forcer en cette vie

Vers vous à cause de mon corps et votre gloire est comme la résistance de l'eau salée !

La superficie de votre lumière est invincible et je ne puis trouver

Le défaut de vos éclatantes ténèbres !

Vous êtes là et je suis là.

Et vous m'empêchez de passer et moi aussi je vous empêche de passer.

Et vous êtes ma fin, et moi aussi je suis votre fin.

Et comme le ver le plus chétif se sert du soleil pour vivre et de la machine des planètes,

Ainsi pas un souffle de ma vie que je ne prenne à votre éternité.

Ma liberté est limitée par mon poste dans votre captivité et par mon ardente part au jeu!

Afin que pas ce rayon de votre lumière vie-créante qui m'était destiné n'échappe.

Et je tends les mains à gauche et à droite

Afin qu'aucune par moi

Lacune dans la parfaite enceinte qui est de vos créatures existe !

Il n'y a pas besoin que je sois mort pour que vous viviez !

Vous êtes en ce monde visible comme dans l'autre.

Vous êtes ici.

Vous êtes ici et je ne puis pas être autre part qu'avec vous.

Que m'arrive-t-il ? car c'est comme si ce vieux monde était maintenant fermé.

Comme jadis lorsqu'apportée du ciel la tête au-dessus du temple,

La clef de voûte vint capter la forêt païenne.

O mon Dieu, je le vois, la clef maintenant qui délivre,

Ce n'est point celle qui ouvre, mais celle-là qui ferme !

Vous êtes ici avec moi !

Il est fermé par votre volonté comme par un mur et par votre puissance comme par une très forte enceinte !

Et voici que comme Ezéchiel autrefois avec le roseau de sept coudées et demie,

Je pourrais aux quatre points cardinaux relever les quatre dimensions de la Cité.

Il est fermé, et voici soudain que toutes choses à mes yeux

Ont acquis la proportion et la distance.

Voici que Jérusalem et Sion se sont embrassées comme deux sœurs, celle du Ciel

Et l'Exilée qui dans le fleuve Khobar lave le linge des sacrifices,

Et que l'Église terrestre vers sa Consort

royale lève sa tête couronnée de tours !

Salut donc, ô monde nouveau à mes yeux, ô monde maintenant total !

O credo entier des choses visibles et invisibles, je vous accepte avec un cœur catholique !

Où que je tourne la tête

J'envisage l'immense octave de la Création !

Le monde s'ouvre et, si large qu'en soit l'empan, mon regard le traverse d'un bout à l'autre.

J'ai pesé le soleil ainsi qu'un gros mouton que deux hommes forts suspendent à une perche entre leurs épaules.

J'ai recensé l'armée des Cieux et j'en ai dressé état,

Depuis les grandes Figures qui se penchent sur le vieillard Océan

Jusqu'au feu le plus rare englouti dans le plus profond abîme,

Ainsi que le Pacifique bleu-sombre où le baleinier épie l'évent d'un souffleur comme un duvet blanc.

Vous êtes pris et d'un bout du monde iusqu'à l'autre autour de Vous

J'ai tendu l'immense rets de ma connaissance.

Comme la phrase qui prend aux cuivres

Gagne les bois et progressivement envahit les profondeurs de l'orchestre,

Et comme les éruptions du soleil

Se répercutent sur la terre en crises d'eau et en raz-de-marée,

Ainsi du plus grand Ange qui vous voit jusqu'au caillou de la route et d'un bout de votre création jusqu'à l'autre,

Il ne cesse point continuité, non plus que de l'âme au corps ;

Le mouvement ineffable des Séraphins se propage aux Neuf ordres des Esprits,

Et voici le vent qui se lève à son tour sur la terre, le Semeur, le Moissonneur !

Ainsi l'eau continue l'esprit, et le supporte, et l'alimente,

Et entre

Toutes vos créatures jusqu'à vous il y a comme un lien liquide.

Je vous salue, ô monde libéral à mes yeux !

Je comprends par quoi vous êtes présent,

C'est que l'Éternel est avec vous, et qu'où est la Créature, le créateur ne l'a point quittée.

Je suis en vous et vous êtes à moi et votre possession est la mienne.

Et maintenant en nous à la fin

Éclate le commencement,

Éclate le jour nouveau, éclate dans la possession de la source je ne sais quelle jeunesse angélique !

Mon cœur ne bat plus le temps, c'est l'instrument de ma perdurance,

Et l'impérissable esprit envisage les choses passantes.

Mais ai-je dit passantes ? voici qu'elles recommencent.

Et mortelles ? il n'y a plus de mort avec moi.

Tout être, comme il est un

Ouvrage de l'Éternité, c'est ainsi qu'il en est l'expression.

Elle est présente et toutes choses présentes se passent en elle.

Ce n'est point le texte nu de la lumière : voyez, tout est écrit d'un bout à l'autre :

On peut recourir au détail le plus drôle : pas une syllabe qui manque.

La terre, le ciel bleu, le fleuve avec ses bateaux et trois arbres soigneusement sur la rive,

La feuille et l'insecte sur la feuille, cette pierre que je soupèse dans ma main,

Le village avec tous ces gens à deux yeux à la fois qui parlent, tissent, marchandent, font du feu, portent des fardeaux, complet comme un orchestre qui joue,

Tout cela est l'éternité et la liberté de ne pas être lui est retirée,

Je les vois avec les yeux du corps, je les produis dans mon cœur !

Avec les yeux du corps, dans le paradis je ne me servirai pas d'autres yeux que ceux-ci mêmes !

Est-ce qu'on dit que la mer a péri parce que l'autre vague déjà, et la troisième, et la décumane, succède

A celle-ci qui se résout triomphalement dans l'écume ?

Elle est contenue dans ses rivages, et le

Monde dans ses limites, rien ne se perd en ce lieu qui est fermé,

Et la liberté est contenue dans l'amour,

Ébat

En toutes choses d'inventer l'approximation la plus exquise, toute beauté dans son insuffisance.

Je ne vous vois pas, mais je suis continu avec ces êtres qui vous voient.

On ne rend que ce que l'on a reçu.

Et comme toutes choses de vous

Ont reçu l'être, dans le temps elles restituent l'éternel.

Et moi aussi

J'ai une voix, et j'écoute, et j'entends le bruit qu'elle fait.

Et je fais l'eau avec ma voix, telle l'eau qui est l'eau pure, et parce qu'elle nourrit toutes choses, toutes choses se peignent en elle.

Ainsi la voix avec qui de vous je fais des mots éternels ! je ne puis rien nommer que d'éternel.

La feuille jaunit et le fruit tombe, mais la feuille dans mes vers ne périt pas,

Ni le fruit mûr, ni la rose entre les roses !

Elle périt, mais son nom dans l'esprit qui est mon esprit ne périt plus. La voici qui échappe au temps.

Et moi qui fais les choses éternelles avec ma voix, faites que je sois tout entier

Cette voix, une parole totalement intelligible !

Libérez-moi de l'esclavage et du poids de cette matière inerte !

Clarifiez-moi donc ! dépouillez-moi de ces ténèbres exécrables et faites que je sois enfin

Toute cette chose en moi obscurément désirée.

Vivifiez-moi, selon que l'air aspiré par notre machine fait briller notre intelligence comme une braise !

Dieu qui avez soufflé sur le chaos, séparant le sec de l'humide,

Sur la Mer Rouge, et elle s'est divisée devant Moïse et Aaron,

Sur la terre mouillée, et voici l'homme,

Vous commandez de même à mes eaux, vous avez mis dans mes narines le même esprit de création et de figure.

Ce n'est point l'impur qui fermente, c'est le pur qui est semence de la vie.

Qu'est-ce que l'eau que le besoin d'être liquide

Et parfaitement clair dans le soleil de Dieu comme une goutte translucide ?

Que me parlez-vous de ce bleu de l'air que vous liquéfiez ? O que l'âme humaine est un plus précieux élixir !

Si la rosée rutile dans le soleil,

Combien plus l'escarboucle humaine et l'âme substantielle dans le rayon intelligible !

Dieu qui avez baptisé avec votre esprit le chaos

Et qui la veille de Pâques exorcisez par la bouche de votre prêtre la font païenne avec la lettre psi,

Vous ensemencez avec l'eau baptismale notre eau humaine

Agile, glorieuse, impassible, impérissable !

L'eau qui est claire voit par notre œil et sonore entend par notre oreille et goûte

Par la bouche vermeille abreuvée de la sextuple source,

Et colore notre chair et façonne notre corps plastique.

Et comme la goutte séminale féconde la figure mathématique, départissant

L'amorce foisonnante des éléments de son théorème,

Ainsi le corps de gloire désire sous le corps de boue, et la nuit

D'être dissoute dans la visibilité !

Mon Dieu, ayez pitié de ces eaux désirantes !

Mon Dieu, vous voyez que je ne suis pas seulement esprit, mais eau ! ayez pitié de ces eaux en moi qui meurent de soif !

Et l'esprit est désirant, mais l'eau est la chose désirée.

O mon Dieu, vous m'avez donné cette minute de lumière à voir,

Comme l'homme jeune pensant dans son jardin au mois d'août qui voit par intervalles tout le ciel et la terre d'un seul coup,

Le monde d'un seul coup tout rempli par un grand coup de foudre doré !

O fortes étoiles sublimes et quel fruit entr'aperçu dans le noir abîme ! ô flexion sacrée du long rameau de la Petite-Ourse !

Je ne mourrai pas.

Je ne mourrai pas, mais je suis immortel !

Et tout meurt, mais je croîs comme une lumière plus pure !

Et, comme ils font mort de la mort, de son extermination je fais mon immortalité.

Que je cesse entièrement d'être obscur ! Utilisez-moi !

Exprimez-moi dans votre main paternelle !

Sortez enfin

Tout le soleil qu'il y a en moi et capacité de votre lumière, que je vous voie

Non plus avec les yeux seulement, mais avec tout mon corps et ma substance et la somme de ma quantité resplendissante et sonore !

L'eau divisible qui fait la mesure de l'homme

Ne perd pas sa nature qui est d'être liquide

Et parfaitement pure par quoi toutes choses se reflètent en elle.

Comme ces eaux qui portèrent Dieu au commencement,

Ainsi ces eaux hypostatiques en nous

Ne cessent de le désirer, il n'est désir que de lui seul !

Mais ce qu'il y a en moi de désirable n'est pas mûr.

Que la nuit soit donc en attendant mon partage où lentement se compose de mon âme

La goutte prête à tomber dans sa plus grande lourdeur.

Laissez-moi vous faire une libation dans les ténèbres,

Comme la source montagnarde qui donne à boire à l'Océan avec sa petite coquille !

Mon Dieu qui connaissez chaque homme avant qu'il ne naisse par son nom,

Souvenez-vous de moi alors que j'étais caché dans la fissure de la montagne,

Là où jaillissent les sources d'eau bouillante et de ma main sur la paroi colossale de marbre blanc !

O mon Dieu quand le jour s'éteint et que Lucifer tout seul apparaît à l'Orient,

Nos yeux seulement, ce ne sont pas nos yeux seulement, notre cœur, notre cœur acclame l'étoile inextinguible,

Nos yeux vers sa lumière, nos eaux vers l'éclat de cette goutte glorifiée !

Mon Dieu, si vous avez placé cette rose dans le ciel, doué

De tant de gloire ce globule d'or dans le rayon de la lumière créée,

Combien plus l'homme immortel animé de l'éternelle intelligence !

Ainsi la vigne sous ses grappes traînantes, ainsi l'arbre fruitier dans le jour de sa bénédiction,

Ainsi l'âme immortelle à qui ce corps périssant ne suffit point !

Si le corps exténué désire le vin, si le cœur adorant salue l'étoile retrouvée,

Combien plus à résoudre l'âme désirante ne vaut point l'autre âme humaine ?

Et moi aussi, je l'ai donc trouvée à la fin, la mort qu'il me fallait ! J'ai connu cette femme. J'ai connu l'amour de la femme.

J'ai possédé l'interdiction. J'ai connu cette source de soif !

J'ai voulu l'âme, la savoir, cette eau qui ne connaît point la mort ! J'ai tenu entre mes bras l'astre humain !

O amie, je ne suis pas un dieu,

Et mon âme, je ne puis te la partager et tu ne peux me prendre et me contenir et me posséder.

Et voici que, comme quelqu'un qui se détourne, tu m'as trahi, tu n'es plus nulle part, ô rose !

Rose, je ne verrai plus votre visage en cette vie !

Et me voici tout seul au bord du torrent, la face contre terre,

Comme un pénitent au pied de la montagne de Dieu, les bras en croix dans le tonnerre de la voix rugissante !

Voici les grandes larmes qui sortent !

Et je suis là comme quelqu'un qui meurt, et qui étouffe et qui a mal au cœur, et toute mon âme hors de moi jaillit comme un grand jet d'eau claire !

Mon Dieu,

Je me vois et je me juge, et je n'ai plus aucun prix pour moi-même.

Vous m'avez donné la vie : je vous la

rends ; je préfère que vous repreniez tout.

Je me vois enfin ! et j'en ai désolation, et la douleur intérieure en moi ouvre tout comme un œil liquide.

O mon Dieu, je ne veux plus rien, et je vous rends tout, et rien n'a plus de prix pour moi,

Et je ne vois plus que ma misère, et mon néant, et ma privation, et cela du moins est à moi !

Maintenant jaillissent

Les sources profondes, jaillit mon âme salée, éclate en un grand cri la poche profonde de la pureté séminale !

Maintenant je me suis parfaitement clair, tout

Amèrement clair, et il n'y a plus rien en moi

Qu'une parfaite privation de Vous seul !

Et maintenant de nouveau après le cours d'une année,

Comme le moissonneur Habacuc que

l'Ange apporta à Daniel sans qu'il eût lâché l'anse de son panier.

L'esprit de Dieu m'a ravi tout d'un coup par dessus le mur et me voici dans ce pays inconnu.

Où est le vent maintenant ? où est la mer ? où la route qui m'a mené jusqu'ici !

Où sont les hommes ? il n'y a plus rien que le ciel toujours pur. Où est l'ancienne tempête?

Je prête l'oreille : et il n'y a plus que cet arbre qui frémit.

J'écoute : et il n'y a plus que cette feuille insistante.

Je sais que la lutte est finie. Je sais que la tempête est finie !

Il y a eu le passé, mais il n'est plus. Je sens sur ma face un souffle plus froid.

Voici de nouveau la Présence, l'effrayante solitude, et soudain le souffle de nouveau sur ma face.

Seigneur, ma vigne est en ma présence et je vois que ma délivrance ne peut plus m'échapper.

Celui qui connaît la délivrance, il se rit maintenant de tous les liens, et qui comprendra le rire qu'il a dans son cœur ?

Il regarde toutes choses et rit.

Seigneur, il fait bon pour nous en ce lieu, que je ne retourne pas à la vue des hommes.

Mon Dieu, dérobez-moi à la vue de tous les hommes, que je ne sois plus connu d'aucun d'eux,

Et comme de l'étoile éternelle

Sa lumière, qu'il ne reste plus rien de moi que la voix seule.

Le verbe intelligible et la parole *exprimée* et la voix qui est l'esprit et l'eau !

Frère, je ne puis vous donner mon cœur, mais où la matière ne sert point vaut et va la parole subtile

Qui est moi-même avec une intelligence éternelle.

Écoute, mon enfant, et incline vers moi la tête, et je te donnerai mon âme.

Il y a bien des bruits dans le monde et cependant l'amant au cœur déchiré entend

seul au haut de l'arbre le frémissement de la feuille sibylline.

Ainsi entre les voix humaines quelle est celle-ci qui n'est ni plus basse ni haute ?

Pourquoi donc seul l'entends-tu ? Parce que seule soumise à une mesure divine ?

Parce qu'elle n'est tout entière que mesure même,

La mesure sainte, libre, toute-puissante, créatrice !

Ah, je le sens, l'esprit ne cesse point d'être porté sur les eaux !

Rien, mon frère, et toi-même,

N'existe que par une proportion ineffable et le juste nombre sur les eaux infiniment divisibles !

Écoute, mon enfant, et ne me ferme point ton cœur, et accueille

L'invasion de la voix raisonnable, en qui est la libération de l'eau et de l'esprit, par qui sont

Expliqués et résolus tous les liens !

Ce n'est point la leçon d'un maître, ni le devoir qu'on donne à apprendre,

C'est un aliment invisible, c'est la mesure qui est au-dessus de toute parole,

C'est l'âme qui reçoit l'âme et toutes choses en toi sont devenues claires.

La voici donc au seuil de ma maison, la Parole qui est comme une jeune fille éternelle!

Ouvre la porte ! et la Sagesse de Dieu est devant toi comme une tour de gloire et comme une reine couronnée !

O ami, je ne suis point un homme ni une femme, je suis l'amour qui est au-dessus de toute parole !

Je vous salue, mon frère bien-aimé.

Ne me touchez point ! ne cherche pas à prendre ma main.

Pékin, 1906.

TROISIÈME ODE

ARGUMENT

Le poëte se souvient des bienfaits de Dieu et élève vers lui un cantique de reconnaissance. — Parce que vous m'avez délivré des Idoles. Solennité et magnificence des choses réelles qui sont un spectacle d'activité ; tout sert. Le poëte demande sa place parmi les serviteurs. — Parce que vous m'avez délivré de la mort. Horreur et exécration d'une philosophie abrutissante et homicide. Embrassement du devoir poétique qui est de trouver Dieu en toutes choses et de les rendre assimilables à l'Amour. — Pause. Lassitude des choses créées. Soumission pure et simple à la volonté et à l'ordination divines. — Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré de moi-même et qui vous êtes vous-mêmes placé entre mes bras sous la figure de ce petit enfant nouveau-né. Le poëte apportant Dieu, entre dans la Terre Promise.

MAGNIFICAT

Mon âme magnifie le Seigneur.

O les longues rues amères autrefois et le temps où j'étais seul et un !

La marche dans Paris, cette longue rue qui descend vers Notre-Dame !

Alors comme le jeune athlète qui se dirige vers l'Ovale au milieu du groupe empressé de ses amis et de ses entraîneurs,

Et celui-ci lui parle à l'oreille, et, le bras qu'il abandonne, un autre rattache la bande qui lui serre les tendons,

Je marchais parmi les pieds précipités de mes dieux !

Moins de murmures dans la forêt à la Saint Jean d'été,

Il est un moins nombreux ramage en Damas quand au récit des eaux qui descendent des monts en tumulte

S'unit le soupir du désert et l'agitation au soir des hauts platanes dans l'air ventilé,

Que de paroles dans ce jeune cœur comblé de désirs !

O mon Dieu, un jeune homme et le fils de la femme vous est plus agréable qu'un jeune taureau !

Et je fus devant vous comme un lutteur qui plie,

Non qu'il se croie faible, mais parce que l'autre est plus fort.

Vous m'avez appelé par mon nom

Comme quelqu'un qui le connaît, vous m'avez choisi entre tous ceux de mon âge.

O mon Dieu, vous savez combien le cœur des jeunes gens est plein d'affection et com-

bien il ne tient pas à sa souillure et à sa vanité !

Et voici que vous êtes quelqu'un tout-à-coup !

Vous avez foudroyé Moïse de votre puissance, mais vous êtes à mon cœur ainsi qu'un être sans péché.

O que je suis bien le fils de la femme ! car voici que la raison, et la leçon des maîtres, et l'absurdité, tout cela ne tient pas un rien

Contre la violence de mon cœur et contre les mains tendues de ce petit enfant !

O larmes ! ô cœur trop faible ! ô mine des larmes qui saute !

Venez, fidèles, et adorons cet enfant nouveau-né.

Ne me croyez pas votre ennemi ! Je ne comprends point, et je ne vois point, et je ne sais point où vous êtes. Mais je tourne vers vous ce visage couvert de pleurs.

Qui n'aimerait celui qui nous aime ? Mon esprit a exulté dans mon Sauveur. Venez,

fidèles, et adorons ce petit qui nous est né.

— Et maintenant je ne suis plus un nouveau-venu, mais un homme dans le milieu de sa vie, sachant,

Qui s'arrête et qui se tient debout en grande force et patience et qui regarde de tous côtés.

Et de cet esprit et bruit que vous avez mis en moi,

Voici que j'ai fait beaucoup de paroles et d'histoires inventées, et personnes ensemble dans mon cœur avec leurs voix différentes.

Et maintenant, suspendu le long débat,

Voici que je m'entends vers vous tout seul un autre qui commence

A chanter avec la voix plurielle comme le violon que l'archet prend sur la double corde.

Puisque je n'ai rien pour séjour ici que ce pan de sable et la vue jamais interrompue sur les sept sphères de cristal superposées.

Vous êtes ici avec moi, et je m'en vais faire à loisir pour vous seul un beau cantique, comme un pasteur sur le Carmel qui regarde un petit nuage.

En ce mois de décembre et dans cette canicule du froid, alors que toute étreinte est resserrée et raccourcie, et cette nuit même toute brillante,

L'esprit de joie ne m'entre pas moins droit au corps

Que lorsque parole fut adressée à Jean dans le désert sous le pontificat de Caïphe et d'Anne, Hérode

Étant tétrarque de Galilée, et Philippe son frère de l'Iturée et de la région Trachonitide, et Lysanias d'Abilène.

Mon Dieu, qui nous parlez avec les paroles mêmes que nous vous adressons,

Vous ne méprisez pas plus ma voix en ce jour que celle d'aucun de vos enfants ou de Marie même votre servante,

Quand dans l'excès de son cœur elle s'écria vers vous parce que vous avez considéré son humilité !

O mère de mon Dieu ! ô femme entre toutes les femmes !

Vous êtes donc arrivée après ce long voyage

jusqu'à moi ! et voici que toutes les générations en moi jusqu'à moi vous ont nommée bienheureuse !

Ainsi dès que vous entrez Élisabeth prête l'oreille,

Et voici déjà le sixième mois de celle qui était appelée stérile.

O combien mon cœur est lourd de louanges et qu'il a de peine à s'élever vers Vous,

Comme le pesant encensoir d'or tout bourré d'encens et de braise,

Qui un instant volant au bout de sa chaîne déployée

Redescend, laissant à sa place

Un grand nuage dans le rayon de soleil d'épaisse fumée !

Que le bruit se fasse voix et que la voix en moi se fasse parole !

Parmi tout l'univers qui bégaie, laissez-moi préparer mon cœur comme quelqu'un qui sait ce qu'il a à dire,

Parce que cette profonde exultation de la Créature n'est pas vaine, ni ce secret que

gardent les Myriades célestes en une exacte vigile ;

Que ma parole soit équivalente à leur silence !

Ni cette bonté des choses, ni ce frisson des roseaux creux, quand sur ce vieux tumulus entre la Caspienne et l'Aral,

Le Roi Mage fut témoin d'une grande préparation dans les astres.

Mais que je trouve seulement la parole juste, que j'exhale seulement

Cette parole de mon cœur, l'ayant trouvée, et que je meure ensuite, l'ayant dite, et que je penche ensuite

La tête sur ma poitrine, l'ayant dite, comme le vieux prêtre qui meurt en consacrant !

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré des idoles,

Et qui faites que je n'adore que Vous seul, et non point Isis et Osiris,

Ou la Justice, ou le Progrès, ou la Vérité, ou la Divinité, ou l'Humanité, ou

les Lois de la Nature, ou l'Art, ou la Beauté,

Et qui n'avez pas permis d'exister à toutes ces choses qui ne sont pas, ou le Vide laissé par votre absence.

Comme le sauvage qui se bâtit une pirogue et qui de cette planche en trop fabrique Apollon,

Ainsi tous ces parleurs de paroles du surplus de leurs adjectifs se sont fait des monstres sans substance,

Plus creux que Moloch, mangeurs de petits enfants, plus cruels et plus hideux que Moloch.

Ils ont un son et point de voix, un nom et il n'y a point de personne,

Et l'esprit immonde est là, qui remplit les lieux déserts et toutes les choses vacantes.

Seigneur, vous m'avez délivré des livres et des Idées, des Idoles et de leurs prêtres,

Et vous n'avez point permis qu'Israël serve sous le joug des Efféminés.

Je sais que vous n'êtes point le dieu des morts, mais des vivants.

Je n'honorerai point les fantômes et les poupées, ni Diane, ni le Devoir, ni la Liberté et le bœuf Apis.

Et vos " génies ", et vos " héros ", vos grands hommes et vos surhommes, la même horreur de tous ces défigurés.

Car je ne suis pas libre entre les morts,

Et j'existe parmi les choses qui sont et je les contrains à m'avoir indispensable.

Et je désire de n'être supérieur à rien, mais un homme *juste*,

Juste comme vous êtes parfait, juste et vivant parmi les autres esprits réels.

Que m'importent vos fables ! Laissez-moi seulement aller à la fenêtre et ouvrir la nuit et éclater à mes yeux en un chiffre simultané

L'innombrable comme autant de zéros après le 1 coefficient de ma nécessité !

Il est vrai ! Vous nous avez donné la Grande Nuit après le jour et la réalité du ciel nocturne.

Comme je suis là, il est là avec les milliards de sa présence,

Et il nous donne signature sur le papier photographique avec les 6000 Pléïades,

Comme le criminel avec le dessin de son pouce enduit d'encre sur le procès-verbal.

Et l'observateur cherche et trouve les pivots et les rubis, Hercule ou Alcyone, et les constellations

Pareilles à l'agrafe sur l'épaule d'un pontife et à de grands ornements chargés de pierres de diverses couleurs.

Et çà et là aux confins du monde où le travail de la création s'achève, les nébuleuses,

Comme, quand la mer violemment battue et remuée

Revient au calme, voici encore de tous côtés l'écume et de grandes plaques de sel trouble qui montent.

Ainsi le chrétien dans le ciel de la foi sent palpiter la Toussaint de tous ses frères vivants.

Seigneur, ce n'est point le plomb ou la pierre ou le bois pourrissant que vous avez enrôlé à votre service,

Et nul homme ne se consolidera dans la

figure de celui qui a dit : *Non serviam !*

Ce n'est point mort qui vainc la vie, mais vie qui détruit la mort et elle ne peut tenir contre elle !

Vous avez jeté bas les idoles,

Vous avez déposé tous ces puissants de leur siège, et vous avez voulu pour serviteurs la flamme elle-même du feu !

Comme dans un port quand la débâcle arrive on voit la noire foule des travailleurs couvrir les quais et s'agiter le long des bateaux,

Ainsi les étoiles fourmillantes à mes yeux et l'immense ciel actif !

Je suis pris et ne peux m'échapper, comme un chiffre prisonnier de la somme.

Il est temps ! A la tâche qui m'est départie l'éternité seule peut suffire.

Et je sais que je suis responsable, et je crois en mon maître ainsi qu'il croit en moi.

J'ai foi en votre parole et je n'ai pas besoin de papier.

C'est pourquoi rompons les liens des rêves,

et foulons aux pieds les idoles, et embrassons la croix avec la croix.

Car l'image de la mort produit la mort, et l'imitation de la vie

La vie, et la vision de Dieu engendre la vie éternelle.

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré de la mort !

Ainsi, la face dévoilée, à grands cris,

Chanta Marie, sœur de Moïse,

Sur l'autre bord de la mer qui avait englouti Pharaon,

Parce que voici la mer derrière nous !

Parce que vous avez recueilli Israël votre enfant, vous étant recordé votre miséricorde,

Et que vous avez fait monter vers vous en lui tendant la main cet humilié comme un homme qui sort de la fosse.

Derrière nous la mer confuse aux flots entrechoqués,

Mais votre peuple à pied sec la traverse

par le chemin le plus court derrière Moïse et Aaron.

La mer derrière nous et devant nous le désert de Dieu et les montagnes horribles dans les éclairs,

Et la montagne dans l'éclair qui la montre et qui l'absorbe tour à tour a l'air de sauter comme un bélier,

Comme un poulain qui se débat sous le poids d'un homme trop lourd !

Derrière nous la mer qui a englouti le Persécuteur, et le cheval avec l'homme armé comme un lingot de plomb est descendu dans la profondeur !

Telle l'ancienne Marie, et telle dans le petit jardin d'Hébron

Frémit l'autre Marie en elle-même quand elle vit les yeux de sa cousine qui lui tendait les mains

Et que l'attente d'Israël comprit qu'elle était celle-là !

Et moi comme vous avez retiré Joseph de la citerne et Jérémie de la basse-fosse,

C'est ainsi que vous m'avez sauvé de la mort et que je m'écrie à mon tour,

Parce qu'il m'a été fait des choses grandes et que le Saint est son nom !

Vous avez mis dans mon cœur l'horreur de la mort, mon âme n'a point tolérance de la mort !

Savants, épicuriens, maîtres du noviciat de l'Enfer, praticiens de l'Introduction au Néant,

Brahmes, bonzes, philosophes, tes conseils, Égypte ! vos conseils,

Vos méthodes et vos démonstrations et votre discipline,

Rien ne me réconcilie, je suis vivant dans votre nuit abominable, je lève mes mains dans le désespoir, je lève les mains dans la transe et le transport de l'espérance sauvage et sourde !

Qui ne croit plus en Dieu, il ne croit plus en l'Être, et qui hait l'Être, il hait sa propre existence.

Seigneur, je vous ai trouvé.

Qui vous trouve, il n'a plus tolérance de la mort,

Et il interroge toute chose avec vous et cette intolérance de la flamme que vous avez mise en lui !

Seigneur, vous ne m'avez pas mis à part comme une fleur de serre,

Comme le moine noir sous la coulle et le capuchon qui fleurit chaque matin tout en or pour la messe au soleil levant,

Mais vous m'avez planté au plus épais de la terre

Comme le sec et tenace chiendent invincible qui traverse l'antique lœss et les couches de sable superposées.

Seigneur, vous avez mis en moi un germe non point de mort, mais de lumière ;

Ayez patience avec moi parce que je ne suis pas un de vos saints

Qui broient par la pénitence l'écorce amère et dure,

Mangés d'œuvres de toutes parts comme un oignon par ses racines ;

— Si faible qu'on le croit éteint! Mais le voici de nouveau opérant, et il ne cesse de faire son œuvre et chimie en grande patience et temps.

Car ce n'est pas de ce corps seul qu'il me faut venir à bout, mais de ce monde brut tout entier, fournir

De quoi comprendre et le dissoudre et l'assimiler

En vous et ne plus voir rien

Réfractaire à votre lumière en moi !

Car il y en a par les yeux et par les oreilles qui voient et qui entendent,

Mais pour moi c'est par l'esprit seul que je regarde et que j'écoute.

Je verrai avec cette lumière ténébreuse !

Mais que m'importe toute chose vue au regard de l'œil qui me la fait visible,

Et la vie que je reçois, si je ne la donne, et tout cela à quoi je suis étranger,

Et toute chose qui est autre chose que vous-même,

Et cette mort auprès de votre Vie, que nous appelons ma vie !

Je suis las de la vanité ! Vous voyez que je suis soumis à la vanité, ne le voulant pas!

D'où vient que je considère vos œuvres sans plaisir !

Ne me parlez plus de la rose ! aucun fruit n'a plus de goût pour moi.

Qu'est cette mort que vous m'avez ôtée à côté de la vérité de votre présence

Et de ce néant indestructible qui est moi

Avec quoi il me faut vous supporter ?

O longueur du temps ! Je n'en puis plus et je suis comme quelqu'un qui appuie la main contre le mur.

Le jour suit le jour, mais voici le jour où le soleil s'arrête.

Voici la rigueur de l'hiver, adieu, ô bel été, la transe et le saisissement de l'immobilité.

Je préfère l'absolu. Ne me rendez pas à moi-même.

Voici le froid inexorable, voici Dieu seul !

En vous je suis antérieur à la mort ! —
Et déjà voici l'année qui recommence.

Jadis j'étais avec mon âme comme avec une grande forêt

Que l'on ne cesse point d'entendre dès que l'on cesse de parler, un peuple de plus de voix murmurantes que n'en n'ont l'Histoire et le Roman,

(Et tantôt c'est le matin, ou c'est Dimanche et l'on entend une cloche chez les hommes.)

Mais maintenant les vents alternatifs se sont tus et les feuilles elles-mêmes autour de moi descendent en masses épaisses.

Et j'essaye de parler à mon âme : *O mon âme, tous ces pays que nous avons vus,*

Et tous ces gens, et les mers combien de fois traversées !

Et elle est comme quelqu'un qui sait et qui préfère ne pas répondre.

Et de tous ces ennemis du Christ autour de nous : *Prend tes armes, ô guerrière !*

Mais moi comme un enfant qui agace le

petit scorpion hideux avec une paille, cela ne va pas jusqu'à son attention.

" *Paix ! réjouis-toi !*

Et dis : autrement que par des paroles mon âme magnifie le Seigneur !

Elle demande à cesser d'être une limite, elle refuse d'être à sa sainte volonté aucun obstacle.

Il le faut, ce n'est plus l'été ! et il n'y a plus de verdure, ni aucune chose qui passe, mais Dieu seul.

Et regarde, et vois la campagne dépouillée ; et la terre de toutes parts dénuée, comme un vieillard qui n'a point fait le mal !

La voici solennellement à la ressemblance de la mort qui va recevoir pour le labeur d'une autre année ordination,

Comme le prêtre couché sur la face entre ses deux assistants, comme un diacre qui va recevoir l'ordre suprême,

Et la neige sur elle descend comme une absolution. "

Et je sais, et je me souviens,

Et je revois cette forêt, le lendemain

de Noël, avant que le soleil ne fût haut,

Tout était blanc, comme un prêtre vêtu de blanc dont on ne voit que les mains qui ont la couleur de l'aurore,

(Tout le bois comme pris dans l'épaisseur et la matière d'un verre obscur),

Blanc depuis le tronc jusqu'aux plus fines ramilles et la couleur même

Du rose des feuilles mortes et le vert amande des pins,

(L'air pendant les longues heures de paix et nuit décantant comme un vin tranquille),

Et le long fil d'araignée chargé de duvet rend témoignage à la récollection de l'orante.

" *Qui participe aux volontés de Dieu, il faut qu'il participe à son silence.*

Sois avec moi tout entier. Taisons-nous ensemble à tous les yeux !

Qui donne la vie, il faut qu'il accepte la mort."

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré de moi-même,

Et qui faites que je ne place pas mon

bien en moi-même et l'étroit cachot où Thérèse vit les damnés emmaçonnés,

Mais dans votre volonté seule,

Et non pas dans aucun bien, mais dans votre volonté seule.

Heureux non pas qui est libre, mais celui que vous déterminez comme une flèche dans le carquois !

Mon Dieu, qui au principe de tout et de vous-même avez mis la paternité,

Soyez béni parce que vous m'avez donné cet enfant,

Et posé avec moi de quoi vous rendre cette vie que vous m'avez donnée,

Et voici que je suis son père avec Vous.

Ce n'est pas moi qui engendre, ce n'est pas moi qui suis engendré.

Soyez béni parce que vous ne m'avez pas abandonné à moi-même,

Mais parce que vous m'avez accepté comme une chose qui sert et qui est bonne pour la fin que vous vous proposez.

Voici que vous n'avez plus peur de moi

comme de ces orgueilleux et de ces riches que vous avez renvoyés vides.

Vous avez mis en moi votre puissance qui est celle de votre humilité par qui vous vous anéantissez devant vos œuvres,

En ce jour de ses générations où l'homme se souvient qu'il est terre, et voici que je suis devenu avec vous un principe et un commencement.

Comme vous avez eu besoin de Marie et Marie de la ligne de tous ses ancêtres,

Avant que son âme ne vous magnifiât et que vous ne reçussiez d'elle grandeur aux yeux des hommes,

C'est ainsi que vous avez eu besoin de moi à mon tour, c'est ainsi que vous avez voulu, ô mon maître,

Recevoir de moi la vie comme entre les doigts du prêtre qui consacre, et vous placer vous-même en cette image réelle entre mes bras !

Soyez béni parce que je ne demeure point unique,

Et que de moi il est sorti existence, et suscitation de mon immortel enfant, et que de moi à mon tour en cette image réelle pour jamais, d'une âme jointe avec un corps,

Vous avez reçu figure et dimension.

Voici que je ne tiens pas une pierre entre mes bras, mais ce petit homme criant qui agite les bras et les jambes.

Me voici rejoint à l'ignorance et aux générations de la nature et ordonné pour une fin qui m'est étrangère.

C'est donc vous, nouvelle-venue, et je puis vous regarder à la fin.

C'est vous, mon âme, et je puis voir à la fin votre visage,

Comme un miroir qui vient d'être retiré à Dieu, nu de toute autre image encore.

De moi-même il naît quelque chose d'étranger,

De ce corps il naît une âme, et de cet homme extérieur et visible

Je ne sais quoi de secret et de féminin avec une étrange ressemblance.

O ma fille ! ô petite enfant pareille à mon âme essentielle et à qui pareil redevenir il faut

Lorsque désir sera purgé par le désir !

Soyez béni, mon Dieu, parce qu'à ma place il naît un enfant sans orgueil,

(Ainsi dans le livre au lieu du poëte puant et dur

L'âme virginale sans défense et sans corps entièrement donnante et accueillie),

Il naît de moi quelque chose de nouveau avec une étrange ressemblance !

A moi et à la touffe profonde de tous mes ancêtres avant moi il commence un être nouveau.

Nous étions exigés selon l'ordre de nos générations

Pour qu'à cette espéciale volonté de Dieu soient préparés le sang et la chair.

Qui es-tu, nouvelle venue, étrangère ? et que vas-tu faire de ces choses qui sont à nous?

Une certaine couleur de nos yeux, une certaine position de notre cœur.

O enfant né sur un sol étranger ! ô petit

cœur de rose ! ô petit paquet plus frais qu'un gros bouquet de lilas blancs !

Il attend pour toi deux vieillards dans la vieille maison natale toute fendue, raccommodée avec des bouts de fer et des crochets.

Il attend pour ton baptême les trois cloches dans le même clocher qui ont sonné pour ton père, pareilles à des anges et à des petites filles de quatorze ans,

A dix heures lorsque le jardin embaume et que tous les oiseaux chantent en français !

Il attend pour toi cette grosse planète au dessus du clocher qui est dans le ciel étoilé comme un *Pater* parmi les petits *Ave*,

Lorsque le jour s'éteint et que l'on commence à compter au dessus de l'église deux faibles étoiles pareilles aux vierges Patience et Évodie !

Maintenant entre moi et les hommes il y a ceci de changé que je suis père de l'un d'entre eux.

Celui-là ne hait point la vie qui l'a donnée et il ne dira pas qu'il ne comprend point.

Comme nul homme n'est de lui-même il n'est pas pour lui-même.

La chair crée la chair, et l'homme l'enfant qui n'est pas pour lui, et l'esprit

La parole adressée à d'autres esprits.

Comme la nourrice encombrée de son lait débordant, ainsi le poëte de cette parole en lui à d'autres adressée.

O dieux sans prunelle des anciens où ne se reflète point la petite poupée ! Apollon Loxias aux genoux vainement embrassés !

O Tête d'Or au croisement des routes, voici que tu as autre chose au suppliant à épancher que ton sang vain et le serment sur la pierre celtique !

Le sang s'unit au sang, l'esprit épouse l'esprit,

Et l'idée sauvage la pensée écrite, et la passion païenne la volonté raisonnable et ordonnée.

Qui croit en Dieu, il en est l'accrédité. Qui a le Fils, il a le Père avec lui. Étreins le texte vivant et ton Dieu invincible dans ce document qui respire !

Prends ce fruit qui t'appartient et ce mot à toi seul adressé.

Heureux qui porte la vie des autres en lui et non point leur mort, comme un fruit qui mûrit dans le temps et lieu, et votre pensée en lui créatrice !

Il est comme un père qui partage sa substance entre ses enfants,

Et comme un arbre saccagé dont on n'épargne aucun fruit, et par qui magnificence est à Dieu qui remplit les ayants-faim de biens !

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez introduit dans cette terre de mon après-midi,

Comme vous avez fait passer les Rois Mages à travers l'embûche des tyrans et comme vous avez conduit Israël dans le désert,

Et comme après la longue et sévère montée un homme ayant trouvé le col redescend par l'autre versant.

Moïse mourut sur le sommet de la montagne, mais Josué entra dans la terre promise avec tout son peuple.

Après la longue montée, après les longues étapes dans la neige et dans la nuée,

Il est comme un homme qui commence à descendre, tenant de la main droite son cheval par le bridon.

Et ses femmes sont avec lui en arrière sur les chevaux et les ânes, et les enfants dans les bâts et le matériel de la guerre et du campement, et les Tables de la Loi sont par derrière,

Et il entend derrière lui dans le brouillard le bruit de tout un peuple qui marche.

Et voici qu'il voit le soleil levant à la hauteur de son genou comme une tache rose dans le coton,

Et que la vapeur s'amincit et que tout-à-coup

Toute la Terre Promise lui apparaît dans une lumière éclatante comme une pucelle neuve,

Toute verte et ruisselante d'eaux comme une femme qui sort du bain !

Et l'on voit çà et là du fond du gouffre

dans l'air humide paresseusement s'élever de grandes vapeurs blanches,

Comme des îles qui larguent leurs amarres, comme des géants chargés d'outres !

Pour lui il n'y a ni surprise ni curiosité sur sa face, et il ne regarde même point Chanaan mais le premier pas à faire pour descendre.

Car son affaire n'est point d'entrer dans Chanaan, mais d'exécuter votre volonté.

C'est pourquoi suivi de tout son peuple en marche il émerge dans le soleil levant !

Il n'a pas eu besoin de vous voir sur le Sinaï, il n'y a point de doute et d'hésitation dans son cœur.

Et les choses qui ne sont point dans votre commandement sont pour lui comme la nullité.

Il n'y a point de beauté pour lui dans les idoles, il n'y a point d'intérêt dans Satan, il n'y a point d'existence dans ce qui n'est pas.

Avec la même humilité dont il arrêta le soleil,

Avec la même modestie dont il mesura qui lui était livrée

(Neuf et demie au delà et deux tribus et demie en deçà du Jourdain),

Cette terre de votre promesse sensible,

Laissez-moi envahir votre séjour intelligible à cette heure postméridienne !

Car qu'est aucune prise et jouissance et propriété et aménagement

Auprès de l'intelligence du poète qui fait de plusieurs choses ensemble une seule avec lui,

Puisque comprendre, c'est refaire

La chose même que l'on a prise avec soi,

Restez avec moi, Seigneur, parce que le soir approche et ne m'abandonnez pas !

Ne me perdez point avec les Voltaire, et les Renan, et les Michelet, et les Hugo, et tous les autres infâmes !

Leur âme est avec les chiens morts, leurs livres sont joints au fumier.

Ils sont morts, et leur nom même après leur mort est un poison et une pourriture.

Parce que vous avez dispersé les orgueilleux et ils ne peuvent être ensemble,

Ni comprendre, mais seulement détruire et dissiper, et mettre les choses ensemble.

Laissez-moi voir et entendre toutes choses avec la parole

Et saluer chacune par son nom même avec la parole qui l'a fait.

Vous voyez cette terre qui est votre créature innocente. Délivrez-la du joug de l'infidèle et de l'impur et de l'Amorrhéen ! car c'est pour Vous et non pas pour lui qu'elle est faite.

Délivrez-la par ma bouche de cette louange qu'elle vous doit, et comme l'âme païenne qui languit après le baptême, qu'elle reçoive de toutes parts l'autorité et l'évangile !

Comme les eaux qui s'élèvent de la solitude fondent dans un roulement de tonnerre sur les champs désaltérés,

Et comme quand approche cette saison qu'annonce le vol criard des oiseaux,

Le laboureur de tous côtés s'empresse à curer le fossé et l'arroyo, à relever les digues, et ouvrir son champ motte à motte avec le soc et la bêche,

Ainsi comme j'ai reçu nourriture de la terre, qu'elle reçoive à son tour la mienne ainsi qu'une mère de son fils,

Et que l'aride boive à pleins bords la bénédiction par toutes les ouvertures de sa bouche ainsi qu'une eau cramoisie,

Ainsi qu'un pré profond qui boit toutes vannes levées, comme l'oasis et la huerta par la racine de son blé, et comme la femme Égypte au double flanc de son Nil !

Bénédiction sur la terre ! bénédiction de l'eau sur les eaux ! bénédiction sur les cultures ! bénédiction sur les animaux selon la distinction de leur espèce !

Bénédiction sur tous les hommes ! accroissement et bénédiction sur l'œuvre des bons ! accroissement et bénédiction sur l'œuvre des méchants !

Ce n'est pas l'Invitatoire de Matines, ni

le *Laudate* dans l'ascension du soleil et le cantique des Enfants dans la fournaise !

Mais c'est l'heure où l'homme s'arrête et considère ce qu'il a fait lui-même et son œuvre conjointe à celle de la journée,

Et tout le peuple en lui s'assemble pour le Magnificat à l'heure de Vêpres où le soleil prend mesure de la terre,

Avant que la nuit ne commence et la pluie, avant que la longue pluie dans la nuit sur la terre ensemencée ne commence !

Et me voici comme un prêtre couvert de l'ample manteau d'or qui se tient debout devant l'autel embrasé et l'on ne peut voir que son visage et ses mains qui ont la couleur de l'homme,

Et il regarde face-à-face avec tranquillité, dans la force et dans la plénitude de son cœur,

Son Dieu dans la montrance, sachant parfaitement que vous êtes là sous les accidents de l'azyme.

Et tout-à-l'heure il va vous prendre entre

ses bras, comme Marie vous prit entre ses bras,

Et mêlé à ce groupe au chœur qui officie dans le soleil et dans la fumée,

Vous montrer à l'obscure génération qui arrive,

La lumière pour la révélation des nations et le salut de votre peuple Israël,

Selon que vous l'avez juré une seule fois à David, vous étant souvenu de votre miséricorde,

Et selon la parole que vous avez donnée à nos pères, à Abraham et à sa semence dans tous les siècles. Ainsi soit-il !

Tientsin, 1907.

QUATRIÈME ODE

ARGUMENT

Invasion de l'ivresse poétique. Dialogue du poëte avec la Muse qui devient peu à peu la Grâce. Il essaye de la refouler, il lui demande de le laisser à son devoir humain, à la place de son âme il lui offre l'univers entier qu'il va recréer par l'intelligence et la parole. En vain, c'est à lui personnellement que la Muse qui est la Grâce ne cesse de s'adresser ! C'est la joie divine qu'elle lui rappelle et son devoir de sanctification personnelle. — Mais le poëte se bouche les oreilles et se retourne vers la terre. Suprême évocation de l'amour charnel et humain.

LA MUSE QUI EST LA GRÂCE

Encore ! encore la mer qui revient me rechercher comme une barque,

La mer encore qui retourne vers moi à la marée de syzygie et qui me lève et remue de mon ber comme une galère allégée,

Comme une barque qui ne tient plus qu'à sa corde, et qui danse furieusement, et qui tape, et qui saque, et qui fonce, et qui encense, et qui culbute, le nez à son piquet,

Comme le grand pur-sang que l'on tient aux naseaux et qui tangue sous le poids de l'amazone qui bondit sur lui de côté et qui

saisit brutalement les rênes avec un rire éclatant !

Encore la nuit qui revient me rechercher,

Comme la mer qui atteint sa plénitude en silence à cette heure qui joint à l'Océan les ports humains pleins de navires attendants et qui décolle la porte et le bâtardeau !

Encore le départ, encore la communication établie, encore la porte qui s'ouvre !

Ah, je suis las de ce personnage que je fais entre les hommes ! Voici la nuit ! Encore la fenêtre qui s'ouvre !

Et je suis comme la jeune fille à la fenêtre du beau château blanc, dans le clair-de-lune,

Qui entend, le cœur bondissant, ce bienheureux sifflement sous les arbres et le bruit de deux chevaux qui s'agitent,

Et elle ne regrette point la maison, mais elle est comme un petit tigre qui se ramasse, et tout son cœur est soulevé par l'amour de la vie et par la grande force comique !

Hors de moi la nuit, et en moi la fusée

de la force nocturne, et le vin de la Gloire, et le mal de ce cœur trop plein !

Si le vigneron n'entre pas impunément dans la cuve,

Croirez-vous que je sois puissant à fouler ma grande vendange de paroles,

Sans que les fumées m'en montent au cerveau !

Ah, ce soir est à moi ! ah, cette grande nuit est à moi ! tout le gouffre de la nuit comme la salle illuminée pour la jeune fille à son premier bal !

Elle ne fait que de commencer ! il sera temps de dormir un autre jour !

Ah, je suis ivre ! ah, je suis livré au dieu ! j'entends une voix en moi et la mesure qui s'accélère, le mouvement de la joie,

L'ébranlement de la cohorte Olympique, la marche divinement tempérée !

Que m'importent tous les hommes à présent ! Ce n'est pas pour eux que je suis fait, mais pour le

Transport de cette mesure sacrée !

O le cri de la trompette bouchée ! ô le coup sourd sur la tonne orgiaque !

Que m'importe aucun d'eux ? Ce rythme seul ! Qu'ils me suivent ou non ? Que m'importe qu'ils m'entendent ou pas ?

Voici le dépliement de la grande Aile poétique !

Que me parlez-vous de la musique ? laissez-moi seulement mettre mes sandales d'or !

Je n'ai pas besoin de tout cet attirail qu'il lui faut. Je ne demande pas que vous vous bouchiez les yeux.

Les mots que j'emploie,

: Ce sont les mots de tous les jours, et ce ne sont point les mêmes !

Vous ne trouverez point de rimes dans mes vers ni aucun sortilège. Ce sont vos phrases mêmes. Pas aucune de vos phrases que je ne sache reprendre !

Ces fleurs sont vos fleurs et vous dites que vous ne les reconnaissez pas.

Et ces pieds sont vos pieds, mais voici

que je marche sur la mer et que je foule les eaux de la mer en triomphe !

STROPHE I

— O Muse, il sera temps de dormir un autre jour ! Mais puisque cette grande nuit tout entière est à nous,

Et que je suis un peu ivre en sorte qu'un autre mot parfois

Vient à la place du vrai, à la façon que tu aimes,

Laisse-moi avoir explication avec toi,

Laisse-moi te refouler dans cette strophe, avant que tu ne reviennes sur moi comme une vague avec un cri félin !

Va-t-en de moi un peu ! laisse-moi faire ce que je veux un peu !

Car, quoi que je fasse et si que je le fasse de mon mieux,

Bientôt je vois un œil se lever sur moi en silence comme vers quelqu'un qui feint.

Laisse-moi être nécessaire ! laisse-moi

remplir fortement une place reconnue et approuvée,

Comme un constructeur de chemins de fer, on sait qu'il ne sert pas à rien, comme un fondateur de syndicats !

Qu'un jeune homme avec son menton orné d'un flocon jaunâtre ,

Fasse des vers, on sourit seulement.

J'attendais que l'âge me délivrât des fureurs de cet esprit bachique.

Mais, loin que j'immole le bouc, à ce rire qui gagne des couches plus profondes

Il me faut trouver que je ne fais plus sa part.

Du moins laisse-moi faire de ce papier ce que je veux et le remplir avec un art studieux,

Ma tâche, comme ceux-là qui en ont une.

Ainsi le scribe Égyptien recensait de sa pointe minutieuse les tributs, et les parts de butin, et les files de dix captifs attachés,

Et les mesures de blé que l'on porte à la meule banale, et les barques à la douane.

Ainsi l'antique sculpteur avec sa tignasse rougie à la chaux attrapé à sa borne de basalte noir avec la massette et le ciseau,

Et de temps en temps il souffle sur ses caractères pareils à des clous entrecroisés pour ôter la poussière et se recule avec contentement.

Et je voudrais compasser un grand poëme plus clair que la lune qui brille avec sérénité sur la campagne dans la semaine de la moisson,

Et tracer une grande Voie triomphale au travers de la Terre,

Au lieu de courir comme je peux la main sur l'échine de ce quadrupède ailé qui m'entraîne, dans sa course cassée qui est à moitié aile et bond !

Laisse-moi chanter les œuvres des hommes et que chacun retrouve dans mes vers ces choses qui lui sont connues,

Comme de haut on a plaisir à reconnaître sa maison, et la gare, et la mairie, et ce bonhomme avec son chapeau de paille,

mais l'espace autour de soi est immense !

Car à quoi sert l'écrivain, si ce n'est à tenir des comptes ?

Que ce soit les siens ou d'un magasin de chaussures, ou de l'humanité tout entière.

Ne t'indigne pas ! ô sœur de la noire Pythie qui broie la feuille de laurier entre ses mâchoires resserrées par le trisme prophétique et un filet de salive verte coule du coin de sa bouche !

Ne me blesse point avec ce trait de tes yeux !

O géante ! ne te lève pas avec cet air de liberté sublime !

O vent sur le désert ! ô ma bien aimée pareille aux quadriges de Pharaon !

Comme l'antique poëte parlait de la part des dieux privés de présence,

Et moi je dis qu'il n'est rien dans la nature qui soit fait sans dessein et propos à l'homme adressé,

Et comme lumière pour l'œil et le son pour l'oreille, ainsi toute chose pour l'analyse de l'intelligence,

Continuée avec l'intelligence qui la
Refait de l'élément qu'elle récupère,
Que ce soit la pioche qui le dégage, ou le pan du prospecteur et l'amalgame de mercure,
Ou le savant, la plume à la main, ou le tricot des métiers, ou la charrue.
Et je puis parler, continu avec toute chose muette,
Parole qui est à sa place intelligence et volonté.
Je chanterai le grand poëme de l'homme soustrait au hasard !
Ce que les gens ont fait autour de moi avec le canon qui ouvre les vieux Empires,
Avec le canot démontable qui remonte l'Aruwhimi, avec l'expédition polaire qui prend des observations magnétiques,
Avec les batteries de hauts-fourneaux qui digèrent le minerai, avec les frénétiques villes haletantes et tricotantes, (et çà et là une anse bleue de la rivière dans la campagne solennelle),
Avec les ports tout bordés intérieurement

de pinces et d'antennes et le transatlantique qui signale au loin dans le brouillard,

Avec la locomotive qu'on attelle à son convoi, et le canal qui se remplit quand la fille de l'Ingénieur-en-chef du bout de son doigt sur le coup-de-poing fait sauter à la fois la double digue,

Je le ferai avec un poëme qui ne sera plus l'aventure d'Ulysse parmi les Lestrygons et les Cyclopes, mais la connaissance de la Terre,

Le grand poëme de l'homme enfin par delà les causes secondes réconcilié aux forces éternelles,

La grande Voie triomphale au travers de la Terre réconciliée pour que l'homme soustrait au hasard s'y avance !

ANTISTROPHE I

— Que m'importent toutes vos machines et toutes vos œuvres d'esclaves et vos livres et vos écritures ?

O vraiment fils de la terre ! ô pataud aux

larges pieds ! ô vraiment né pour la charrue, arrachant chaque pied au sillon !

Celui-ci était fort bien fait pour être clerc d'étude, grossoyant la minute et l'expédition.

O sort d'une Immortelle attachée à ce lourd imbécile !

Ce n'est point avec le tour et le ciseau que l'on fait un homme vivant, mais avec une femme, ce n'est pas avec l'encre et la plume que l'on fait une parole vivante !

Quel compte donc fais-tu des femmes ? tout serait trop facile sans elles. Et moi, je suis une femme entre les femmes !

Je ne suis pas accessible à la raison, tu ne feras point, tu ne feras point de moi ce que tu veux, mais je chante et danse !

Et je ne veux pas que tu aimes une autre femme que moi, mais moi seule, car il n'en est pas de si belle que je suis,

Et jamais tu ne seras vieux pour moi, mais toujours plus à mes yeux jeune et beau, jusque tu sois un immortel avec moi !

O sot, au lieu de raisonner, profite de cette

heure d'or ! Souris ! Comprends, tête de pierre ! O face d'âne, apprends le grand rire divin !

Car je ne suis point pour toujours ici, mais je suis fragile sur ce sol de la terre avec mes deux pieds qui tâtent,

Comme un homme au fond de l'eau qui le repousse, comme un oiseau qui cherche à se poser, les deux ailes à demi reployées, comme la flamme sur la mèche !

Vois-moi devant toi pour ce court moment, ta bien-aimée, avec ce visage qui détruit la mort !

Celui qui a bu seulement plein son écuelle de vin nouveau, il ne connaît plus le créancier et le propriétaire ;

Il n'est plus l'époux d'une terre maigre et le colon d'une femme querelleuse avec quatre filles à la maison ;

Mais le voici qui bondit tout nu comme un dieu sur le théâtre, la tête coiffée de pampres, tout violet et poisseux du pis sucré de la grappe,

Comme un dieu au côté de la thymélé, brandissant la peau d'un petit cochon plein de vin qui est la tête du roi Panthée,

Cependant qu'attendant son tour le chœur des garçons et petites filles aux voix fraîches le regarde en croquant des olives salées !

Telle est la vertu de cette boisson terrestre : l'ivrogne peu à peu, plein de gaieté, voit double,

Les choses à la fois comme elles sont et comme elles ne sont pas et les gens commencent à ne pas comprendre ce qu'il dit.

La vérité sera-t-elle moins forte que le mensonge ?

Ferme les yeux seulement et respire la vie froide ! Fi de vous, ô chiches jours terrestres ! O noces ! ô prémisses de l'esprit ! bois de ce vin non fermenté seulement !

Avance-toi et vois l'éternel matin, la terre et la mer sous le soleil du matin, comme quelqu'un qui paraît devant le trône de Dieu !

Comme l'enfant Jupiter quand il se tint ébloui sur le seuil de la caverne de Dicté,

Le monde autour de toi, non plus comme un esclave soumis, mais comme l'héritier et comme le fils légitime !

Car ce n'est point toi qui es fait pour lui, mais c'est lui qui est fait pour toi !

C'en est fait ! pourquoi se roidir davantage et résister

Contre l'évidence de ta joie et contre la véhémence de ce souffle céleste ? il faut céder !

Triomphe et frappe du pied la terre, car qui s'attache à rien,

C'est qu'il n'en est plus le maître, et foule la terre sous tes pieds comme quelqu'un qui danse !

Ris donc, je le veux, de te voir,

Ris, immortel ! de te voir parmi ces choses périssables !

Et raille, et regarde ce que tu prenais au sérieux ! car elles font semblant d'être là et elles passent.

Et elles font semblant de passer, et elles ne cessent pas d'être là !

Et toi, tu es avec Dieu pour toujours !

Pour transformer le monde il n'est pas besoin pour toi de la pioche et de la hache et de la truelle et de l'épée,

Mais il te suffit de le regarder seulement, de ces deux yeux de l'esprit qui voit et qui entend.

STROPHE II

— Non, tu ne me feras pas reculer davantage. Paroles, paroles,

Paroles, paroles de femme ! paroles, paroles de déesse ! paroles de tentatrice !

Pourquoi me tenter ? pourquoi me traîner là où je ne puis pas voler ? pourquoi

Montrer ce que je ne puis pas voir ?

Et parler de la liberté à ce fils de la terre !

J'ai un devoir qui n'est pas rempli ! un devoir envers toute chose, pas aucune

A quoi je ne sois obligé, laisse-moi donc

Tenir à cela que je ne puis posséder !

Une femme n'a pas de devoir.

Rions, car ceci est bon ! O douceur ! ce

moment du moins est bon. O la femme qui est en moi !

J'ai durement acquis d'être un homme, à ces choses habitué qui ne sont pas gratuites,

Et qu'il faut prendre pour les avoir, apprendre, comprendre.

Ah, quoique mon cœur se brise, non !

Je ne veux point ! va-t-en de moi un peu ! ne me tente pas ainsi cruellement !

Ne me montre point

Cette lumière qui n'est pas pour les fils de la Terre !

Cette lumière-ci est pour moi, si faible qu'il lui faut la nuit pour qu'elle m'éclaire, pareille à la lampe de l'habitacle !

Et au dehors sont les ténèbres et le Chaos qui n'a point reçu l'Évangile.

Seigneur, combien de temps encore ?

Combien de temps dans ces ténèbres ? vous voyez que je suis presque englouti ! Les ténèbres sont mon habitation.

Ténèbres de l'intelligence ! ténèbres du son !

Ténèbres de la privation de Dieu ! ténèbres actives qui sautent sur vous comme la panthère,

Et l'haleine d'Istar au fond de mes entrailles, et la main de la Mère-des-morts sur ma chair ! Ténèbres de mon cœur mauvais !

Mais mon devoir n'est pas de m'en aller, ni d'être ailleurs, ni de lâcher aucune chose que je tiens,

Ni de vaincre, mais de résister,

Et ni de vaincre, mais de résister, et de tenir à la place que j'occupe !

Et ni de vaincre, mais de n'être pas vaincu.

O Seigneur, combien de temps encore ? cette veille solitaire et l'endurance de ces ténèbres que vous n'avez pas faites ?

Vous ne m'avez point commandé de vaincre mais de n'être pas vaincu. Vous n'avez pas mis une épée entre mes mains.

Vous n'avez pas mis un éclatant cri dans ma bouche, comme Achille quand il parut tout nu sur le revers du fossé,

Non point le coup de gueule du lion mangeur de vaches, mais le cri humain !

Et d'un seul coup l'Envahisseur en frémissant s'arrêta quand il entendit,

Et le cœur des femmes dans le gynécée et les dieux dans les profonds pénétraux

Retentirent à la voix du Fils de la Mer !

Mais vous m'avez placé dans la terre, afin que j'endure la gêne et l'étroitesse et l'obscurité,

Et la violence de ces autres pierres qui sont appuyées sur moi,

Et que j'occupe ma place pour toujours comme une pierre taillée qui a sa forme et son poids.

Ne me permettez point

De me soustraire à votre volonté, à la terre qui est votre volonté !

La pierre sous l'autre pierre, et mon œuvre dans votre œuvre, et mon cœur dans votre cœur, et la passion de ce cœur plein de cités !

Alors ne permettez point à celle-ci qu'elle vienne me tenter comme un jeune homme,

Non point avec un chant et avec la beauté de son visage,

(Où la suivrai-je, qui au bout de quatre pas n'est plus là ?),

Mais si la pauvre bête même répond au nom par quoi on l'appelle,

Combien plus contagieux à mon esprit

Ne cueillera point le langage enfin réel et le soupir féminin et le baiser intelligible

Et le sens pur ineffablement contemplé

Dont mon art est de faire une ombre misérable avec des lettres et des mots ?

Antistrophe II

— O lourd compère ! non ! je ne te lâcherai point et ne te donnerai point de repos.

Et si tu ne veux apprendre de moi la joie, tu apprendras de moi la douleur.

Et je ne te laisserai point aller du pas des autres bonshommes ta route.

Jusque tu aies tout deviné cela que je veux dire, et celle-là n'est pas facile à entendre

Qui n'a point voix ni bouche, ni le regard de l'œil et le doigt qu'on lève.

Et cependant je te serai plus exigeante et cruelle que si je dictais le mot et la virgule,

Jusque tu aies appris la mesure que je veux, à quoi ne sert point de compter un et deux, tu l'apprendras, serait-ce avec le hoquet de l'agonie !

Comme ton oncle, le gros chasseur, quand il fut frappé de son coup de sang, on l'entendait râler à l'autre bout du village

Je veux que tu sois mon maître à ton tour, debout ! marche devant moi, je le veux,

Afin que je regarde et rie, et que j'imite, moi, la déesse, ton avancement mutilé !

Je ne t'ai point permis de marcher comme les autres hommes d'un pied plan,

Car tu es trop lourd pour voler

Et le pied que tu poses à terre est blessé.

Ni dans la joie ni dans la douleur avec moi point de repos !

Que parles-tu de fondation ? la pierre seule

n'est pas une fondation, la flamme aussi est une fondation,

La flamme dansante et boiteuse, la flamme biquante et claquante de sa double langue inégale !

STROPHE III

— O part ! ô réservée ! ô inspiratrice ! ô partie réservée de moi-même ! ô partie antérieure de moi-même !

O idée de moi-même qui étais avant moi!

O partie de moi-même qui est étrangère à tout lieu et ma ressemblance éternelle qui

Touches à certaines nuits

Mon cœur, (comme l'ami qui est une main dans ma main),

Plus infortunés que ces deux astres amants qui à chaque an se retrouvent d'un côté

Et de l'autre de l'infranchissable Lait !

Vois-moi, ridicule et blessé, étouffé au milieu de ces hommes irrespirables, ô bienheureuse, et dis une parole céleste !

Dis seulement une parole humaine !

Mon nom seulement dans la maturité de la Terre, dans ce soleil de la nuit hyménéenne,

Et non pas un de ces terribles mots sans un son que tu me communiques un seul

Comme une croix pour que mon esprit y reste attaché !

O passion de la Parole ! ô retrait ! ô terrible solitude ! ô séparation de tous les hommes !

O mort de moi-même et de tout, en qui il me faut souffrir création !

O sœur ! ô conductrice ! ô impitoyable, combien de temps encore ?

Déjà quand j'étais un petit enfant, c'était toi-même.

Et maintenant pour toujours je demeure l'homme unique et impair, plein d'inquiétude et de travaux.

Celui qui a acheté une femme à l'âge juste, ayant mis l'argent de côté peu à peu,

Il est avec elle comme un cercle fermé et comme un cité indissoluble, comme l'union

du principe et de la fin qui est sans défaut,

Et leurs enfants entre eux deux comme de tendres graines mûrissantes.

Mais toi, je n'ai aucun droit sur toi et qui peut savoir quand tu viens ?

Qui peut savoir ce que tu me demandes ? plus que jamais une femme.

Tu murmures à mon oreille. C'est le monde tout entier que tu me demandes !

Je ne suis pas tout entier si je ne suis pas entier avec ce monde qui m'entoure. C'est tout entier moi que tu demandes ! c'est le monde tout entier que tu me demandes !

Lorsque j'entends ton appel, pas un être, pas un homme,

Pas une voix qui ne soit nécessaire à mon unanimité.

Mais en quoi ma propre nécessité ? à qui

Suis-je nécessaire, qu'à toi-même qui ne dis pas ce que tu veux.

Où est la société de tous les hommes ? où est la nécessité entre eux de tous les hommes ? où est la cité de tous les hommes ?

Quand je comprendrais tous les êtres,
Aucun d'eux n'est une fin en soi, ni
Le moyen pour qu'il soit il le faut.

Et cependant quand tu m'appelles ce n'est pas avec moi seulement qu'il faut répondre, mais avec tous les êtres qui m'entourent,

Un poëme tout entier comme un seul mot tel qu'une cité dans son enceinte pareille au rond de la bouche.

Comme jadis le magistrat accomplissait le sacrifice du bœuf, du porc et du mouton,

Et moi c'est le monde tout entier qu'il me faut conduire à sa fin avec une hécatombe de paroles !

Je ne trouve ma nécessité qu'en toi que je ne vois point et toutes choses me sont nécessaires en toi que je ne vois point,

Elles ne sont pas faites pour moi, leur ordre n'est pas avec moi, mais avec la parole qui les a créées.

Tu le veux ! il faut me donner enfin ! et pour cela il faut me retrouver

En tout, qui de toutes choses latent suis le signe et la parcelle et l'hostie.

Qu'exiges-tu de moi ? est-ce qu'il me faut créer le monde pour le comprendre ? Est-ce qu'il me faut engendrer le monde et le faire sortir de mes entrailles ?

O œuvre de moi-même dans la douleur ! ô œuvre de ce monde à te représenter !

Comme sur un rouleau d'impression on voit par couches successives

Apparaître les parties éparses du dessin qui n'existe pas encore,

Et comme une grande montagne qui répartit entre des bassins contraires ses eaux simultanées,

Ainsi je travaille et ne saurai point ce que j'ai fait, ainsi l'esprit avec un spasme mortel

Jette la parole hors de lui comme une source qui ne connaît point

Autre chose que sa pression et le poids du ciel.

ANTISTROPHE III

— Tu m'appelles la Muse et mon autre nom est la Grâce, la grâce qui est apportée au condamné et par qui sont foulées aux pieds la loi et la justice.

Et si tu cherches la raison, il n'en est point que

Cet amour qu'il y a entre toi et moi.

Ce n'est point toi qui m'as choisie, c'est moi qui t'ai choisi avant que tu ne sois né.

Entre tous les êtres qui vivent, je suis la parole de grâce qui est adressée à toi seul.

Pourquoi Dieu ne serait-il pas libre comme toi ? Ta liberté est l'image de la sienne.

Voici que je m'en suis allée à ta rencontre, comme la miséricorde qui embrasse la justice, l'ayant suscitée.

Ne cherche point à me donner le change. N'essaye point de me donner le monde à ta place,

Car c'est toi-même que je demande.

O libérateur des hommes ! ô réunisseur d'images et de cités !

Libère-toi toi-même ! Réunisseur de tous les hommes, réunis-toi toi-même !

Sois un seul esprit ! sois une seule intention !

Ce n'est point l'auge et la truelle qui rassemble et qui construit,

C'est le feu pur et simple qui fait de plusieurs choses une seule.

Connais ma jalousie qui est plus terrible que la mort !

C'est la mort qui appelle toutes choses à la vie.

Comme la parole a tiré toutes choses du néant, afin qu'elles meurent,

C'est ainsi que tu es né afin que tu puisses mourir en moi.

Comme le soleil appelle à la naissance toutes les choses visibles,

Ainsi le soleil de l'esprit, ainsi l'esprit pareil à un foudre crucifié

Appelle toutes choses à la connaissance et voici qu'elles lui sont présentes à la fois.

Mais après l'abondance d'Avril et la surabondance de l'été,

Voici l'œuvre d'Août, voici l'extermination de Midi,

Voici les sceaux de Dieu rompus qui s'en vient juger la terre par le feu !

Voici que du ciel et de la terre détruits il ne se fait plus qu'un seul nid dans la flamme,

Et l'infatigable cri de la cigale remplit la fournaise assourdissante !

Ainsi le soleil de l'esprit est comme une cigale dans le soleil de Dieu.

ÉPODE

— Va-t-en ! Je me retourne désespérément vers la terre !

Va-t-en ! tu ne m'ôteras point ce froid goût de la terre,

Cette obstination avec la terre qu'il y a dans la moëlle de mes os et dans le caillou de ma substance et dans le noir noyau de mes viscères !

Vainement ! tu ne me consumeras point !

Vainement ! plus tu m'appelles avec cette présence de feu et plus je retire en bas vers le sol solide,

Comme un grand arbre qui s'en va rechercher le roc et le tuf de l'embrassement et de la vis de ses quatre-vingt-deux racines !

Qui a mordu à la terre, il en conserve le goût entre les dents.

Qui a goûté le sang, il ne se nourrira plus d'eau brillante et de miel ardent !

Qui a aimé l'âme humaine, qui une fois a été compact avec l'autre âme vivante, il y reste pris pour toujours.

Quelque chose de lui-même désormais hors de lui vit au pain d'un autre corps.

Qui a crié ? J'entends un cri dans la nuit profonde !

J'entends mon antique sœur des ténèbres qui remonte une autre fois vers moi,

L'épouse nocturne qui revient une autre fois vers moi sans mot dire,

Une autre fois vers moi avec son cœur,

comme un repas qu'on se partage dans les ténèbres,

Son cœur comme un pain de douleur et comme un vase plein de larmes.

Une autre fois du Ténare ! une autre fois de l'autre côté de ce bas canal qui n'éclaire pas même

Le rais d'un astre de plomb et la corne lugubre d'Hécate !

Tientsin, 1907.

CINQUIÈME ODE

ARGUMENT

On reproche au poëte le caractère fermé de son art et son insouciance des hommes qui l'entourent. — Et la femme du poëte répond : Je sais que la clôture lui est nécessaire ; il est temps que toute sa vie soit ordonnée vers l'intérieur ; et par moi il a cet intérieur. — Et le poëte répond : ma miséricorde est d'être utile et fidèle à mon devoir. Mon devoir premier est Dieu et cette tâche qu'il m'a donnée à faire qui est de réunir tout en lui. Contemplation de la Maison fermée où tout est tourné vers l'intérieur et chaque chose vers les autres suivant l'ordre de Dieu. Ma Miséricorde est à la mesure de l'univers ; elle est *catholique*, elle embrasse toutes choses et toutes choses lui sont nécessaires. Pour être capable de contenir, il faut que le poëte lui-même soit fermé, à l'imitation de l'Univers que Dieu a créé inépuisable et fini. Apprenez à être

fermé comme moi. La lumière est à l'intérieur et les ténèbres sont au dehors. Souvenir de cette église fermée jadis où le poëte a trouvé Dieu. L'âme fermée et gardée par les Quatre Vertus Cardinales. Salut au siècle nouveau envers qui est mon devoir, nous n'habitons pas un désert farouche et inconnu, mais un tabernacle fermé où tout nous est fraternel. Salutation aux morts dont nous ne sommes pas séparés et qui ne cessent pas de nous être voisins.

LA MAISON FERMÉE

Poëte, tu nous trahis ! Porte-parole, où portes-tu cette parole que nous t'avons confiée ?

Voici que tu passes à l'ennemi ! Voici que tu es devenu comme la nature et ton langage autour de nous aussi privé d'attention pour nous que les collines.

Nous demandions que tu achèves avec ton esprit ces choses ici qui ne sont pas complètes.

Il n'arrive pas ce qu'il faudrait. Joie ou douleur, personne jusqu'au bout.

Toi, raconte-nous l'histoire, et fais trembler la scène sous le déchaînement de la parfaite comédie !

Est-ce que tu trahis notre cause ? La parole du moins était à nous ! Et toi, est-ce pour cela que nous avons payé tes trimestres au lycée,

Afin que tu accroisses de tes runes la quantité de ces choses que nous ne comprenons pas ?

Plaide, toi qui tiens notre dossier ! est-ce que tu es parmi les satisfaits ? est-ce que le sort de l'homme est bon ? A ta place, qui endossera la chappe ? qui maintiendra l'office de notre imprécation ?

Mais on nous dit que tu es devenu gros et marié, et qu'éloigné de ton peuple autant que la terre le permet, sans aucun souci,

Tu vis tout seul comme un baron dans ta grande maison carrée aux murs épais.

Là séparées de tout par l'éclatante blancheur du papier, pareille à la céleste liqueur qui entoure les îles Élysées,

Tu réunis les mains de tes Muses indivisibles en ce jour des fêtes de la parole pure née de l'esprit qu'aucune bouche humaine n'a proférée !

Est-ce langage d'un homme ou de quelque bête ? Car nous ne reconnaissons plus avec toi, ces choses que nous t'avons apportées.

Mais tu retournes et brouilles tout dans le ressac de tes vers entremêlés, tu reprends et retournes et emportes tout avec toi en triomphe, joie et douleur confondues, dans la retraite et la rentrée et la rude ascension de ton rire !

— *Et la gardienne du poëte répond :* Dieu m'a posée sa gardienne,

Afin qu'il rende à chacun ce qui lui est dû,

L'homme à l'homme, à la femme ce qu'il tient de la femme,

Et à Dieu seul ce qu'il a reçu de Dieu seul, qui est un esprit de prière et de parole.

Ce qu'est la clôture pour un moine, est le

sacrement pour lui qui fait une seule chair de nous deux.

La poutre de notre maison n'est pas de cèdre, les boiseries de notre chambre ne sont pas de cyprès,

Mais goûte l'ombre, mon mari, de la demeure bénite entre ces murs épais qui nous protègent de l'air extérieur et du froid.

Ton intérêt n'est plus au dehors, mais en toi-même là où n'était aucun objet,

Entends, comme une vie qui souffre division, le battement de notre triple cœur.

Voici que tu n'es plus libre et que tu as fait part à d'autres de ta vie,

Et que tu es soumis à la nécessité comme un dieu

Inséparable sans qui l'on ne peut pas vivre.

Dis s'il y a dans mon cœur une autre pensée que de toi seul.

Voici que tu n'es plus abandonné au hasard et que tu es constitué entre les hommes et que tu ne dépends plus des autres,

Et que tu n'as plus à chercher ton devoir

au dehors, mais que tu portes avec toi ta nécessité,

Non plus de tes bras seulement, ni de ton esprit seulement, mais à mon âme la nécessité de ton âme.

Celle-là seule est nécessaire à qui tu es mécessaire. Que te font les hommes vagues autour de nous ?

Qu'as-tu à recevoir d'eux ? Et qu'aurait-il à donner qui à demander encore ?

L'âge vient, tu as assez longtemps erré demeurons ensemble avec la Sagesse.

Comment ferait-elle ménage avec les vieux garçons, chez qui il n'y a rien qui ferme ?

Leur cœur est tourné au dehors, mais le vôtre est tourné au dedans vers Dieu,

Dont la volonté nous a été remise comme un petit enfant, habitons ensemble avec la Parole.

Tu as donné ta parole. Garde-la pour qu'elle te garde et ne va pas en faire commerce comme du vieux vêtement que l'on vend au Chananéen.

— *Et le poëte répond:* Je ne suis pas un poëte,

Et je n'ai aucun souci de vous faire rire ou pleurer, ni que vous aimiez ou non ma parole, mais aucune louange ou blâme de de vous n'en altère la pudicité.

Je sais que je suis ici avec Dieu et chaque matin je rouvre mes yeux dans le paradis.

Jadis j'ai connu la passion, mais maintenant je n'ai plus que celle de la patience et du désir

De connaître Dieu dans sa fixité et d'acquérir la vérité par l'attention et chaque chose qui est toutes les autres en la recréant avec son nom intelligible dans ma pensée.

Celui qui fait beaucoup de bruit se fait entendre, mais l'esprit qui pense n'a pas de témoins.

Et beaucoup d'agitation ne sert pas, mais l'esprit de l'homme qui avance dans la géométrie est comparable au progrès sans aucun son d'une rivière d'huile.

Je n'ai pas à faire de vous, à vous de trouver votre compte avec moi,

Comme la meule fait de l'olive et comme de la plus revêche racine le chimiste sait retirer l'alcaloïde.

O la joie de l'enfant qui se réveille au premier jour de ses vacances, et qui s'entend appeler à grands cris par ses frères et ses cousins de l'autre chambre,

Et le gémissement de l'amant qui obtient le corps bestial entre ses bras de la bien-aimée après le long combat,

Que sont-ils auprès de cette énergie divine de l'esprit qui ouvre les yeux,

Recommençant sa journée et qui trouve chaque chose à sa place dans l'immense atelier de la connaissance,

Et l'univers devant ce gros soleil ouvrier de l'intelligence cependant visible et la construction de tous les cieux éclairée avec un astre suffisant ?

Qu'est pour moi votre gloire humaine et ce juste laurier dont vous ceignez les tempes des conquérants et des Césars, réunisseurs de la terre ?

Mon désir est d'être le rassembleur de la terre de Dieu ! Comme Christophe Colomb quand il mit à la voile,

Sa pensée n'était pas de trouver une terre nouvelle,

Mais dans ce cœur plein de sagesse la passion de la limite et de la sphère calculée de parfaire l'éternel horizon.

Le Verbe de Dieu est Celui en qui Dieu s'est fait à l'homme donnable.

La parole créée est cela en qui toutes choses créées sont faites à l'homme donnables.

O mon Dieu, qui avez fait toutes choses donnables, donnez-moi un désir à la mesure de votre miséricorde !

Afin qu'à mon tour à ceux-là qui peuvent le recevoir je donne en moi cela qui à moi-même est donné.

O point de toutes parts autour de moi où s'ajustent les fins indivisibles ! univers indéchirable ! ô monde inépuisable et fermé !

C'est la vision de Saint Pierre quand l'ange lui montra dans un linge tous les fruits et les animaux de la création, afin qu'il en fît librement usage.

Et moi aussi, toutes les figures de la nature m'ont été données, non point comme des bêtes que l'on chasse et de la chair à dévorer,

Mais pour que je les rassemble dans mon esprit, me servant de chacune pour comprendre toutes les autres,

Avec un être vivant mieux qu'avec du cuivre et du verre assemblés.

(Ainsi le chimiste qui ne doute pas d'essayer sur sa table de bois blanc le même truc qu'il a vu réussir dans les comètes.)

O certitude et immensité de mon domaine! ô cher univers entre mes mains connaissantes! ô considération du nombre parfait à qui rien ne peut être soustrait ou ajouté !

O Dieu, rien n'existe que par une image de votre perfection !

Est-ce qu'aucune de vos créatures peut vous échapper ? mais vous les tenez captives

par des règles aussi sévères que celles d'un cœur pénitent et avec une loi ascétique.

Et vous qui connaissez le nombre de nos cheveux, est-ce que vous ignorez celui de vos étoiles ?

Tout l'espace est rempli des bases de votre géométrie, il est occupé avec un calcul éclatant pareil aux computations de l'Apocalypse.

Vous avez posé chaque astre milliaire en son point, pareil aux lampes d'or qui gardent votre sépulture à Jérusalem.

Et moi, je vois tous vos astres qui veillent, pareils aux Dix Vierges Sages à qui l'huile ne fait pas défaut.

Maintenant je puis dire, mieux que le vieux Lucrèce : Vous n'êtes plus, ô terreurs de la nuit !

Ou plutôt comme votre saint Prophète : *Et la nuit est mon exultation dans mes délices !*

Réjouis-toi, mon âme, dans ces vers ambrosiens !

Je ne vous crains point, ô grandes créatures célestes ! Je sais que c'est moi qui vous suis

nécessaire et je me tiens comme un pilote dans vos feux entre-croisés,

Et je vous ris aux yeux comme Adam aux bêtes familières.

Toi, ma douce petite étoile entre les doigts de ma main comme une pomme cannelle !

Pas une chose qui ne soit nécessaire aux autres.

Et toutes vous êtes en ma possession, comme un banquier qui de son bureau de Paris fait argent avec l'écriture des gommes de la Sénégambie,

Et de la pelletée de minerai sur le carreau de la mine antarctique, et de la perle des Pomotou, et du grand tas de laine Mongol !

Mon Dieu qui m'avez conduit à cette extrémité du monde où la terre n'est plus qu'un peu de sable et où le ciel que vous avez fait n'est jamais dérobé à mes yeux,

Ne permettez point que parmi ce peuple barbare dont je n'entends point la langue,

Je perde mémoire de mes frères qui sont

tous les hommes, pareils à ma femme et à mon enfant.

Si l'astronome, le cœur battant, passe des nuits à l'équatorial,

Épiant avec la même poignante curiosité le visage de Mars qu'une coquette qui étudie son miroir,

Combien plus ne doit pas être pour moi que la plus fameuse étoile

Votre enfant le plus humble que vous fîtes à votre image ?

La miséricorde n'est pas un don mol de la chose qu'on a en trop, elle est une passion comme la science,

Elle est une découverte comme la science de votre visage au fond de ce cœur que vous avez fait.

Si tous vos astres me sont nécessaires, combien davantage tous mes frères ?

Vous ne m'avez pas donné de pauvre à nourrir, ni de malade à panser,

Ni de pain à rompre mais la parole qui est reçue plus complètement que le

pain et l'eau, et l'âme soluble dans l'âme.

Faites que je la produise de la meilleure substance de mon cœur comme une moisson qui va poussant de toutes parts où il y a de la terre, (des épis jusqu'au milieu de la route),

Et comme l'arbre dans une sainte ignorance qui lui-même n'attend pas gloire ou gain de ses fruits, mais qui donne ce qu'il peut.

Et que ce soient les hommes qui le dépouillent ou les oiseaux du ciel, cela est bien.

Et chacun donne ce qu'il peut : l'un le pain, et l'autre la semence du pain.

Faites que je sois entre les hommes comme une personne sans visage et ma

Parole sur eux sans aucun son comme un semeur de silence, comme un semeur de ténèbres, comme un semeur d'églises,

Comme un semeur de la mesure de Dieu.

Comme une petite graine dont on ne sait ce que c'est

Et qui jetée dans une bonne terre en

recueille toutes les énergies et produit une plante spécifiée,

Complète avec ses racines et tout,

Ainsi le mot dans l'esprit. Parle donc, ô terre inanimée entre mes doigts !

Faites que je sois comme un semeur de solitude et que celui qui entend ma parole

Rentre chez lui inquiet et lourd.

Comment Dieu entrera-t-il dans ton cœur s'il n'y a point de place,

Si tu ne lui fais une habitation ? Point de Dieu pour toi sans une église et toute vie commence par la cellule.

Ou qui mettra une liqueur dans un vase qui fuit ?

O mon Dieu, je me rappelle ces ténèbres où nous étions face-à-face tous les deux, ces sombres après-midis d'hiver à Notre-Dame,

Moi tout seul, tout en bas, éclairant la face du grand Christ de bronze avec un cierge de 25 centimes.

Tous les hommes alors étaient contre nous et je ne répondais rien, la science, la raison.

La foi seule était en moi et je vous regardais en silence comme un homme qui préfère son ami.

Je suis descendu dans votre sépulture avec vous.

Et maintenant où sont ces Puissants qui nous écrasaient ? il n'y a plus que quelques masques obscènes à mes pieds.

Je n'ai point bougé et les limites de votre tombeau sont devenues celles de l'Univers.

Comme un homme qui avec son cierge qu'il penche allume toute une procession,

Voici qu'avec cette mèche de quatre sous, j'ai allumé autour de moi toutes les étoiles qui font à votre présence une garde inextinguible.

La poutre de notre maison n'est pas de cèdre, la boiserie de notre chambre n'est pas de cyprès,

Et le réduit où nous recevons le Seigneur croît plus silencieusement en nous que le temple de Salomon qui fut construit sans aucun bruit de la hache et du marteau.

Entends l'évangile qui conseille de fermer la porte de ta chambre.

Car les ténèbres sont extérieures, la lumière est au dedans.

Tu ne peux voir qu'avec le soleil, ni connaître qu'avec Dieu en toi.

Fais entrer toute la création dans l'arche comme l'ancien Noé, dans cette demeure bien fermée de la parabole,

Où le père de famille à l'importun qui frappe dans la nuit pour demander trois pains,

Répond qu'il repose avec ses enfants, profond et sourd.

Soyez béni, mon Dieu, qui ne laissez pas vos œuvres inachevées

Et qui avez fait de moi un être *fini* à l'image de votre perfection.

Par là je suis capable de comprendre étant capable de tenir et de mesurer.

Vous avez placé en moi le rapport et la proportion

Une fois pour toutes ; car un chiffre peut

être changé, mais non pas le rapport de deux chiffres : là est la certitude.

Vous avez fait de mon esprit [illegible] indépaisable comme celui de la veuve de Sarepta.

Non point pour moi seulement mais pour tout homme qui veut y mettre la [illegible].

Comme le Japonais qui à mesure qu'il boit voit se découvrir peu à peu le grand paysage natal peint sur la concavité du bol.

Et le Fuji neigeux sur le bord qui s'élève à mesure que la liqueur s'abaisse.

Et l'horizon complet avec le breuvage épuisé.

Poète, j'ai trouvé le mètre. Je mesure l'univers avec son image que je constitue.

O cieux, laissez-moi reconnaître en moi comme en vous le Nord et le Couchant, le Midi et l'Est.

Non point comme ils sont blasonnés sur votre poêle avec la figure des astres éternels.

Mais mes quatre pommes, ainsi qu'une forte cité, gardées par les Volontés immuables

Jadis j'ai célébré les Muses intérieures, les Neuf sœurs indivisibles,

Mais voici que dans cette maturité de mon âge, j'ai appris à reconnaître les Quatre Assises, les Quatre grandes Extérieures,

Selon qu'aux pays de Bod et de Sin dans les temples on voit les gardiens des quatre plages du Ciel, sous un déguisement horrible.

Je chanterai les grandes Muses carrées, les Quatre Vertus cardinales orientées avec une céleste rectitude,

Celles qui gardent chacune de mes portes, la Prudence,

La Force, la Tempérance, qui est celle-là entre les trois autres,

La Justice.

Elles sont pareilles à la statue de Rome ou de la mère Cybèle, à travers le soleil ou le brouillard je vois éternellement à leur place ces quatre faces formidables,

Telles que l'antique Égypte tailla l'image de ces premiers types de l'humanité, l'auguste

visage de ces enfants des dieux, Titan et Sem.

La Prudence est au nord de mon âme comme la proue intelligente qui conduit tout le bateau.

Et elle regarde tout droit en avant et non point de côté ou en arrière,

Car c'est en avant que nous allons, et les choses qui sont de côté sont de côté, et en arrière elles sont en arrière.

Et il n'y a en elle ni regret ni mémoire ni curiosité,

Mais seulement le devoir dévorant et la transe de la direction rectiligne,

Comme le chauffeur à toute vitesse dans la nuit, qui couvre tout là-bas pendant des heures la petite lampe blanche au fond de la vallée.

Ni la neige ne masque le dur visage, ni le gel ne coud les paupières inflexibles,

Ni aucun nuage ne voile le pôle.

La Force est au midi, là où il n'y a plus

de murailles, mais seulement quelques palissades rompues et la terre foulée par l'incessante lutte pied-à-pied,

Pareille à ce sûr Thébain sur qui l'œil du Chef tomba quand il répondit au messager qui racontait Capanée :

" Qui choisirons-nous contre ce contempteur des dieux ? "

Elle est assise sur le roc inébranlable,

La tempête et le soleil lui ont mangé le nez, la fumée de la guerre lui a noirci le visage.

On ne voit plus que les yeux comme ceux d'un lépreux dans la ponce de la face corrodée.

Mais la main droite tient la foudre, la main gauche étrangle le serpent,

Elle écrase sous son pied le kalmar et le crocodile,

Et contre la large poitrine vient se rompre la charge de l'Efrit et du diable sanglotant !

Tous les vents mauvais soufflent sur sa face ·

Le vent du Sud pareil à l'exhalation de l'enfer,

Et le vent mouillé du Sud-Ouest qui souffle sur Paris à l'époque du carnaval,

Et le premier souffle de la mousson d'été, pareil à une femme suante et nue,

(O les détroits de Malaisie où roule un arbre noir couvert d'oiseaux ! détroit de Banda ! mer de Sulu où naviguaient les vieilles ourques hollandaises, grosses et dures comme une noix vernie ! ô les premières gouttes de l'averse qui roulent dans la poussière de la pluie de l'Équateur pareille à du rhum tiède !)

Mais toutes les puissances de l'air ne valent pas contre la pierre invincible.

La Tempérance garde l'Orient, elle regarde les portes du Soleil.

C'est à elle qu'on montre les grands mystères purs et la naissance même du Jour et de la Nuit.

Car elle a des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre et

une bouche qui est pour ne pas parler.

Elle résiste des deux côtés ;

Entre le monde et la cité elle est la médiatrice ; entre l'homme et la terre, entre le désir et le bien elle est la barrière interposée.

Elle est celle qui reçoit, qui élimine et qui exclut.

Elle est la mesure créatrice, elle est la forme de l'être,

Elle est la règle de vie, la pince aux sources de la vie qui maintient l'exacte tension,

Comme la clef de la viole, comme l'âme de l'archiluth.

Elle est en nous la continuation de la mère, elle sait ce qu'il nous faut, elle est mandataire de notre destinée.

Elle est la conscience infaillible, et le goût suprême du poëte supérieur à l'explication.

Elle est cela en nous qui nous maintient avec un art secret au milieu de tout changement

Le même ; ouvrière de l'accord imperturbable et cela en nous

Qui conserve, à la manière de Dieu quand il crée.

La Justice regarde l'Occident, et ce ciel rayé est le sien

Lorsque les sept rayons du soleil traversant l'immense azur déblayé se réunissent à l'autre point du diamètre.

A ses pieds la grande plaine fertile et irriguée, les canaux bordés de mûriers et dans la haute moisson verte les villages qui fument par dizaines.

Elle considère la terminaison de toutes choses et le jour quand il se consomme dans la couleur de la flamme et du sang,

Ce jour qui est le sixième, celui qui précède le sabbat et qui suit les cinq premiers.

Elle acquitte mes comptes ; elle règle pour moi ce qui est dû ;

Car comment saurais-je ce que je dois et quel échange y a-t-il si je rends la même chose que je reçois ?

Comme le vicaire à la sacristie qui reçoit

l'argent des messes, entre la matière et l'esprit, entre la campagne et la ville,

Elle préside à de mystérieux commerces.

Car d'une part toute la nature sans moi est vaine ; c'est moi qui lui confère son sens ; toute chose en moi devient

Éternelle en la notion que j'en ai ; c'est moi qui la consacre et qui la sacrifie.

L'eau ne lave plus seulement le corps mais l'âme, mon pain pour moi devient la substance même de Dieu.

Comme un homme en hiver qui émiette à deux mains un gros morceau de pain pour les petits oiseaux,

C'est ainsi qu'avec les prières de mon rosaire plein les mains, je nourris les âmes du purgatoire.

— D'autre part je sais que toute chose est bénie en elle-même et que je suis béni en elle.

Car l'homme, héritier des cinq jours qui l'ont précédé, reçoit sur sa tête leurs bénédictions accumulées.

Il est comme Jacob qui se couvrit d'une

peau de chevreau pour recevoir l'imposition des mains croisées de son père.

Il est le désiré des collines éternelles, il recevra la bénédiction de l'abîme subjacent, la bénédiction des mamelles et de la vulve,

La bénédiction sur son front sera fortifiée de la bénédiction de ses pères.

Salut, aurore de ce siècle qui commence !

Que d'autres te maudissent, mais moi je te consacre sans frayeur ce chant pareil à celui qu'Horace confia à des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles quand Auguste fonda Rome pour la seconde fois.

A la place de tant de saintes églises qui tombent la face contre terre,

(Ainsi jadis dans cette ville impie de la Bourgogne j'ai vu la statue abattue de Notre-Dame, gisante la face contre terre sous la neige, suppliante pour l'iniquité de son peuple),

De tant d'asiles ouverts par la pioche qui ne sait ce qu'elle fait,

Voici de nouveau pour nous une maison pour faire notre prière,

Un temple nouveau dont la rage de Satan n'éteindra point les lampes ni ne sapera les voûtes adamantines.

Pour la clôture de Solesmes et de Ligugé voici une autre clôture !

Je vois devant moi l'Église catholique qui est de tout l'univers !

O capture ! ô pêche miraculeuse ! ô million d'étoiles prises aux mailles de notre filet,

Comme un grand butin de poissons à demi sorti de la mer dont les écailles vivent à la lueur de la torche !

Nous avons conquis le monde et nous avons trouvé que Votre création est finie,

Et que l'imparfait n'a point de place avec Vos œuvres finies, et que notre imagination ne peut pas ajouter

Un seul chiffre à ce Nombre en extase devant Votre Unité !

Comme jadis quand Colomb et Magellan

eurent rejoint les deux parts de la terre,

Tous les monstres des vieilles cartes s'évanouirent,

Ainsi le ciel n'a plus pour nous de terreur, sachant que si loin qu'il s'étend

Votre mesure n'est pas absente. Votre bonté n'est pas absente.

Et nous considérons vos étoiles au ciel

Paisiblement comme des brebis pleines et comme des ouailles paissantes,

Aussi nombreuses que la postérité d'Abraham.

Comme on voit les petites araignées ou de certaines larves d'insectes comme des pierres précieuses bien cachées dans leur bourse d'ouate et de satin,

C'est ainsi que l'on m'a montré toute une nichée de soleils encore embarrassés aux froids plis de la nébuleuse,

C'est ainsi que je vous vois, tous mes frères, dans la boue et sous le déguisement pareils à des étoiles souffrantes !

Tout est à moi, catholique, et je ne suis

privé d'aucun de vous. La mort au lieu de vous obscurcir

Vous dégage comme une planète qui commence son éternelle orbite,

Parcourant des aires égales en des temps égaux,

Selon l'ellipse dont le soleil que nous voyons reporte un seul des foyers.

Je vous salue, firmament de tous les morts !

Comme une planète qui est réduite pour nous à sa lumière et à son mouvement mathématique,

Heureuses âmes, nous ne voyons plus de vous que cette quantité

De la gloire de Dieu que vous reflétez, suspendues dans l'extase de la parfaite pauvreté, comparable à la raréfaction de l'espace astronomique !

Saintes âmes, puissé-je un jour être comme le dernier parmi vous !

Votre gloire est notre salut. Celui-là est fait bien à qui le bien est fait et rend le plus de lumière qui en reçoit davantage,

Usant de ces divers moyens que Dieu lui donne, soit la richesse, soit la pauvreté,

Soit l'intelligence, soit le loisir, soit le travail, selon la loi

Imposée à tous les animaux de chercher leur vie.

Tournons nos yeux vers le ciel qui est déjà fait, ô mes frères de ce ciel en travail !

Car depuis les jours de celle de Bethléem, nos ténèbres sont en mal d'étoiles,

Et je sens autour de moi dans la nuit de grands êtres purs plus radieux que Sirius et de profonds mouvements ensemble d'âmes élues,

Pareilles à l'amas stellaire de l'Hercule et à des tronçons de Voie lactée !

Un peu de lumière est supérieure à beaucoup de ténèbres. Ne nous troublons point de ce qui est hors de nous.

Ne jugeons point de peur d'être jugés, ne maudissons point le présent qui est avec nous comme notre éternité.

Tel le moine qui rentre dans son couvent dévasté,

Et il lui paraît tout aussi beau sous la cendre et le cilice que le jour de la dédicace,

Lorsque le clocher de cent pieds comme un mât de navire se dressait dans le soleil plus clair que le vin

Avec ses quatre cloches de bronze neuf jaunes et pures comme des lys,

Car que lui manquerait-il dès là qu'il a son livre et un supérieur au-dessus de lui ?

Et le voici de nouveau qui s'assied, ayant fait le signe de la croix, et qui pour le bien copier étalant devant lui l'Évangile à la première page

Recommence l'initiale d'or sur le diplôme de pourpre.

Et maintenant que selon le rite j'ai salué le Ciel et la Terre et les vivants,

Comme l'officiant qui fait une pause dans l'invocation, cependant que les trompettes se taisent, et l'on n'entend que la graisse et la

chair des victimes qui crépitent sur les charbons ardents aux quatre coins de l'esplanade dans l'heure de Midi,

Je me retournerai vers les Morts, je n'omettrai pas le plus vieux devoir humain,

Reliant ma parole soufflante à ces bouches éteintes.

Serons-nous plus impies que les païens

Qui ne croyaient pas qu'ils pûssent cesser de faire du bien aux morts et ceux-ci de même à eux ?

Nous ne sommes pas des fils de chiens et de bêtes brutes, et nos pères ne sont point des ombres vaines sur la route,

Mais nous sommes sortis de leur chair réelle et de leur âme réelle, et la vérité ne sort point du mensonge et ce qui est vérité ne devient point songe et mensonge.

Voici que je puis leur offrir une nourriture meilleure que des baguettes d'encens et du vin chaud et de la viande hachée dans des bols pour ces bouches étroites.

Goûtez, ô Mânes, les prémisses de nos moissons.

L'ange de Dieu une fois par an

S'en va prendre le ciboire d'or sur l'autel et se dirige vers le peuple défunt,

Tel qu'un prêtre vêtu d'une chasuble d'or qui précédé de l'acolyte avec un cierge s'en va vers la barre de communion,

Avec un ciboire tout rempli et débordant de nos bonnes œuvres consacrées par Dieu,

De nos suffrages et de nos mortifications, et de chapelets récités et de messes offertes,

Telles que de blanches hosties et une petite étoile éclatante entre ses doigts.

Ainsi par un sombre matin de Noël, j'ai vu rang après rang la foule des Macaïstes et et des femmes Chinoises,

La tête couverte de longs voiles noirs qui ne laissaient voir que la bouche se presser à la table de communion.

Ecoutez le cri pitoyable des morts !

J'entends la foule innombrable des défunts

se pressant autour de moi comme une mer qui demanderait pitié !

" Ayez pitié de nous, vous du moins, nos amis !

N'ayez point horreur de nous à cause de notre dénuement, car la chair même de notre visage a disparu et il ne nous reste plus que les dents autour de la bouche.

Fils de nos os chrétiens, aie compassion de notre pourriture, dont Dieu a dit qu'elle est ta mère et tes frères !

Vois ! nous t'avons laissé notre terre et nos biens, n'aurons-nous pas une miette de ta table, une goutte d'eau de ton verre ?

Des larmes vaines, un bref sanglot, et tout est oublié,

Et l'homme de ma paix qui mangeait le doux pain avec moi a magnifié sur moi sa supplantation.

O vivant qui peux encore mériter ! ô possesseur d'inépuisables richesses !

Pour nous nous endurons le feu et le cachot et la poutre de notre maison n'est pas de cèdre !

Priez pour nous non pas afin que notre souffrance diminue, mais pour qu'elle augmente,

Et que finisse enfin le mal en nous et l'abomination de cette résistance détestée ! "

Mais déjà l'Ange aux paupières baissées se dirige vers le peuple défunt avec le vase d'or qu'il a pris sur l'autel,

Tout rempli des prémisses de la moisson terrestre,

Le custode seulement et non point la coupe, car nous ne goûterons point de ce fruit de la vigne avant que nous le buvions nouveau dans le Royaume de Dieu.

Tientsin, 1908.

PROCESSIONNAL

PROCESSIONNAL

La messe est dite, allons, l'action de grâce est finie.

Procedamus in pace in nomine Domini

Comme un lépreux dont la peau de nouveau est saine et dont les ulcères sont séchés,

Ainsi l'homme qui va en paix après la rémission de ses péchés.

Comme Élie qui marcha trente jours vers l'Horeb, montagne de Dieu,

Ayant mangé de la force de ce pain cuit à la hâte sous le feu,

Et comme les Hébreux qui le bâton à la main suivant le rite légal
Mangeaient debout et les pieds dégagés pour la marche l'Agneau pascal,

Ainsi nous, comme les anciens patriarches qui fuyaient Sodome, campant sous le branchage et la tente,
Marchons, car nous n'avons pas ici d'habitation permanente.

Ce matin nous avons mangé dans la maison de notre Père,
Peu de fils pour un si grand festin et pour une si noble chère,

Car elle est de la chair même et du sang de Notre Seigneur Jésus-Christ,
Qui est mort volontairement pour nous pécheurs ainsi que cela est écrit.

Peu de fils restés fidèles, mais quand nous serions moins encore, notre foi n'en est pas ébranlée,

Car les promesses de Dieu ne passent point et les paroles de l'homme ne sont que du vent et de la fumée.

Un rire bref comme le craquement des épines dans le feu.

Mais le pain que nous avons mangé est la chair et le sang du Fils de Dieu.

Seigneur, je ne suis pas digne que ce toit vous serve d'abri,

Mais dites seulement une parole et celui que vous aimez sera guéri.

Et maintenant la messe est dite, la profonde action de grâce est offerte.

Allons-nous en au nom de Dieu vers la porte qui est ouverte.

Il est dur de quitter ce lieu où vous résidez dans votre tabernacle

Et de reprendre le vieux chemin dans le sable et les herbes traîtresses et l'obstacle,

Et d'échanger la rumeur humaine au lieu de vos paroles éternelles.

Mais, nous vous adorons à cause de votre volonté qui est telle.

Heureux qui a part à votre calice et à qui les cordeaux sont tombés dans votre sanctuaire.

Mais pour nous un long chemin encore nous reste à faire.

Voici le monde extérieur où est notre devoir laïc,

Sans le mépris du prochain, avec amour du prochain, si je le puis, sans violence et passion inique,

Observant les Dix Commandements mieux qu'on voit que je ne le sus,

Faisant ma prière matin et soir et rendant à chacun ce qui lui est dû.

Voici la terre tout entière sous le soleil et la lune qui amènent la nuit et le jour,

La terre avec toutes ses productions, le ciel dessus et la mer qui est autour.

Je crois que Dieu est ici bien qu'il me soit caché.

Comme il est au ciel avec tous ses anges et dans le cœur de la Vierge sans péché,

Il est mêmement ici, dans la gare de chemin de fer et l'usine, dans la crèche, dans l'aire et le chais.

Louez, le ciel et la terre, le Seigneur.

Louez, les œuvres du matin et du soir, le Seigneur.

Kyrie eleison !
Christe eleison !
Kyrie eleison !

Comme le clergé et les fidèles à chacune des trois Rogations

S'en vont de bonne heure à travers la campagne en procession
Pour demander la benison de Dieu sur l'ouvrage des agriculteurs et sur les prémisses des moissons,

Ainsi nous, en ce saint jour de l'Assomption,
Avançons-nous à la rencontre de la terre et de l'année arrivée à sa perfection.

En ce jour de la parfaite maturité entre la récolte et la vendange,
Où, toute chose étant accomplie, Marie Mère de Dieu mourut au milieu des Douze Apôtres et fut enlevée au ciel par les anges.

Un grain de blé a produit trente et l'autre soixante et l'autre cent grains de blé,
Mais soixante, trente ou cent, le nombre est atteint qui ne sera plus dépassé.

Toute chose est arrêtée, toute chose est consommée dans son fruit,

Toute semence est jugée dans la semence qu'elle a produit.

C'est le jour du Jugement où le Seigneur considère toute la terre,
Et où l'Intendant doit montrer ses comptes au propriétaire.

Avançons-nous sans crainte au milieu de ces Assises solennelles,
Considérant l'œuvre de nos mains et la bénédiction qui est sur elle,

Sachant que la figure de ce monde passe, comme passe la moisson mûre,
Mais pour nous nous sommes vos enfants et un certain commencement de votre créature.

Notre tour viendra bientôt d'être rassemblés dans votre grange et dans votre aire,
Quand la gloire du Dieu vivant éclatera comme un coup de tonnerre !

Comme l'éclair qui brille à la fois de l'orient jusqu'à l'occident,

Ainsi le Fils de l'Homme quand il paraîtra sur les nuées pour juger les morts et les vivants.

Il placera les bons à sa droite, il placera les boucs à sa gauche.

Seigneur, faites que je sois placé à votre droite et non point à votre gauche !

Ce n'est point mon affaire de comprendre, mais de prier dans l'amour et le tremblement.

Faites que je vous voie, Seigneur Jésus, avec ces yeux pleins de larmes, dans le jour de votre second Avènement !

Allez, maudits, au feu éternel, qui est préparé au démon et à ses anges !

Venez, les bien-aimés de mon père et que celui qui a faim et soif boive et mange !

Sainte Mère de Dieu, priez pour nous !

Tous les saints Anges et Archanges, priez pour nous !

Tous les saints Apôtres et Evangélistes, priez pour nous !

Tous les saints Martyrs, priez pour nous !

Tous les saints Docteurs et Confesseurs, priez pour nous !

Toutes les saintes Vierges et Veuves, priez pour nous !

Tous les Saints et Saintes, priez pour nous !

Ne craignons donc rien ici-bas, car que nous feront les hommes alors que le Tout-Puissant est avec nous ?

Et nous sommes plus que beaucoup de petits oiseaux dont on vend la douzaine pour un sou.

Si le poids de l'heure est lourd et si les hommes sont ennuyeux,

Cela passera bientôt, et la part que tu souffres est peu.

Ne sois donc pas en tracas de toi-même

et de la chose que tu bois et manges,
Considérant les corbeaux qui ne labourent ni ne récoltent dans leurs granges,

Et les lys des champs qui sont plus beaux que Salomon dans sa gloire !
Peux-tu ajouter une coudée à ta taille ? le visage peut-il tromper le miroir ?

Ne sois donc pas tourmenté ni exalté en toi-même, mais cherche premièrement le Royaume de Dieu et sa justice.
Le reste est peu, à chaque jour suffit sa malice.

Et la vie est plus que le pain et le corps plus que le vêtement.
— Je suis en paix avec tous les êtres qui sont sous le firmament !

Déjà la moitié de ma vie est faite et j'en suis acquitté pour toujours,
Elle ne recommencera plus, je vois devant moi le terme de la route et du jour.

Voici devant moi depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours en une procession
Tous les patriarches et les saints suivant l'ordre de leurs générations.

Abraham genuit Isaac, Isaac autem genuit Jacob, Jacob autem genuit Judam et fratres ejus,
Et post multas generationes Jacob iterum genuit Joseph virum Mariæ de quâ natus est Christus.

Voici Saint Pierre crucifié et voici Saint Paul mon patron,
Qui écrivit les épîtres de la messe et qui eut la tête coupée sous l'empereur Néron.

Voici Étienne plein de grâce et de force et tous les martyrs, des païens, et des Juifs, et des hérétiques,
Dont les noms sont recensés au ciel et sur nos diptyques.

Voici les définisseurs de la foi, voici les docteurs de tous les conciles,

Les papes qui tinrent tête aux tyrans furieux et à la foule misérable et imbécile.

Car vous ne nous avez pas ordonné de vaincre, mais de n'être pas vaincus !
Et de garder le dépôt intact de la foi que nous avons reçue.

Voici l'immensité de tous mes frères vivants et morts, l'unanimité du peuple catholique,
Les douze tribus d'Israël réunies et les trois Églises en une seule basilique.

Voici le monde vaincu et Satan précipité.
Voici Jérusalem qui est construite comme une cité !

Voici la Vision de la Paix où toutes les larmes sont essuyées,
La restitution des Pauvres et le rafraîchissement des misérables,

Je vois devant moi ces choses qui ne paraissaient pas croyables.

Voici tous les Saints du calendrier, répartis sur les quatre Saisons,
Les saints de glace et de braise, et ceux qui annoncent la sortie des bêtes et la fenaison,
Saint Médard et Saint Barnabé, Saints Crépin et Crépinien de Soissons,

Saint Martin et Saint Vincent des vignerons, Sainte Macre de Fère-en-Tardenois où est la fête de ce bourg,
Et Sainte Luce en décembre où le jour est le plus court.

Le jour le plus long viendra qui sera le jour de ma mort,
Le jour de ténèbres viendra où je passerai le seuil de la mort !

En ce jour que mon âme ne soit pas absorbée par le Tartare,

Et que le signifère Michaël la représente dans le sein d'Abraham !

Mais que craindrais-je ? quand je vois en avant de moi les martyrs et tous ceux-là qui ont fait leur long devoir en silence,

Et le groupe de toutes mes mères et sœurs, toutes les nobles femmes qui sont mortes avec décence.

Elles marchent devant moi avec une assurance modeste.

Et l'une parfois se retourne et me regarde, de ces yeux pleins d'une lumière céleste !

Anastasie et Apolline, Perpétue et Félicité,

Et le faon Emérentienne aux yeux bleus avec sa tête rouge et ses fauves cils baissés.

Et le saint prêtre qui m'a confessé après ces années d'un triste délire.

Je vois devant moi les parents morts qui me regardent avec un doux sourire !

Disant : Suis-nous, fils de notre sang et recueille cet héritage qui est tien,

Et garde le serment de ton baptême et l'honneur de ton nom chrétien.

En arrière je vois tout cela qui a commencé avec moi selon l'année, mois et jour,

Tout cela qui est continu avec moi et qui existe avec moi pour toujours.

Je regarde et vois toutes mes années derrière moi et toutes mes actions bonnes et mauvaises.

Les mauvaises dont j'ai honte et les bonnes que je ne connais pas.

Les mauvaises sont effacées par le sang du Christ et par la pénitence.

Et s'il fut quelque bien de fait, que Dieu lui donne croissance !

Je vois derrière moi les choses que j'ai faites et voilà qu'elles commencent à vivre,

L'herbe qui pousse et les générations qui se lèvent pour me suivre.

Je donne la paix, je ressens sur moi la paix de tous mes frères anonymes.
Qu'ils grandissent avec moi dans vos biens comme croissent les moissons unanimes.

Comme au pays de ma naissance s'étendent les immenses moissons égales,
Là où l'Oise et l'Aisne sans un frisson s'unissent comme deux époux dans le profond amour conjugal.

Je vois ma femme près de moi et je vois mon enfant clair et triomphant
Qui donne de grands coups de pied dans son berceau et qui rit aux éclats dans le soleil levant.

Il gazouille au soleil levant, son petit cœur tout rempli d'une joie innocente,
Parce que Dieu ne l'a point créé pour la mort, mais pour la vie de la vision vivante !

Nous vous louons, Seigneur. Nous vous bénissons. Nous vous adorons.

Nous vous rendons grâces à cause de votre grande gloire !

Je vous rends grâces tout debout, les deux pieds sur ce sol qui m'a produit,

En ce jour qui n'est pas hier ni demain, mais aujourd'hui.

Je crois sans y changer un seul point ce que mes pères ont cru avant moi,

Confessant le Sauveur des hommes et Jésus qui est mort sur la croix,

Confessant le Père qui est Dieu, et le Fils qui est Dieu, et le Saint-Esprit qui est Dieu,

Et cependant non pas trois dieux, mais un seul Dieu,

Et le Père qui est éternel, et le Fils qui est éternel, et le Saint-Esprit qui est éternel,

Et cependant non pas trois éternels, mais un seul Dieu éternel,

Et le Père qui engendre et le Fils qui est engendré et qui vit,

Et le Saint-Esprit qui n'engendre ni n'est engendré, mais qui procède du Père et du Fils.

Shanhaikwan, 1907.

TABLE

TABLE DES MATIERES

Première Ode
Les Muses 9
Deuxième Ode
L'Esprit et l'Eau 43
Troisième Ode
Magnificat 79
Quatrième Ode
La Muse qui est la Grâce 117
Cinquième Ode
La Maison Fermée 151
Processionnal 187

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE
JUIN MIL NEUF CENT DIX-NEUF PAR
L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE
QUAI ST. PIERRE, BRUGES, BELGIQUE

BINDING LIST APR 1 1946

PQ
2605
L2C5
1919

Claudel, Paul
Cinq grandes odes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 25 05 01 009 5